

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

FEVRIER 1884.

(NOUVELLE SERIE)

VINGT-DEUXIÈME NUMÉRO, 1884.

MONTREAL:

CIE. D'IMPIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1884

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS., Evêque de Montréal.

COMPTES-RENDUS.

PROVINCE DE QUÉBEC.

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC.

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Archidiocèse de Québec pour l'année 1883.

47ÈME ANNÉE.

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique de Québec.....	\$334.20	Rapporté.....	\$549.67
Nôtre-Dame de la Garde.....	46.97	Scœurs du Bon Pasteur.....	8.00
Archevêché.....	10.00	Saint-Patrice.....	41.82
Grand Séminaire.....	36.50	St-Laurent du Havre.....	6.00
Petit Séminaire.....	6.40	Faubourg St-Jean.....	247.65
Hôtel-Dieu.....	27.00	St-Roch.....	578.55
Dames Ursulines.....	35.10	St-Sauveur.....	313.38
Hôpital Général.....	45.50	Ecole des Frères de St-Sauveur	145.00
Scœurs de la Charité.....	8.00	Ecole Normale.....	15.48
		Asile des Aliénés.....	59.52
Porté.....	\$549.67		
			\$1955.07

CAMPAGNES.

Rapporté.....	\$1955.07	Rapporté.....	\$3376.05
Adrien St.....	2.00	Bernard St.....	32.25
Agapit St.....	39.20	Berthier.....	5.00
Agathe Ste.....	34.82	Buckland.....	12.25
Alban St.....	30.00	Cajetan St.....	3.82
Alexandre St.....	10.00	Calixte St de Somerset.....	72.00
Ambroise St.....	165.00	Cap-Santé.....	40.55
Anastasia Ste.....	7.20	Cap St-Ignace.....	97.90
Ancienne Lorette.....	163.30	Casimir St.....	38.00
André St.....	28.95	Catherine Ste.....	30.50
Ange-Gardien.....	59.00	Charles St.....	55.76
Anges SS de la Beauce.....	11.78	Charlesbourg.....	61.92
Anne Ste de Beaupré.....	35.77	Château-Richer.....	
Anne Ste de la Pocatière.....	130.00	Claire Ste.....	98.00
Anselme St.....	80.00	Collège de Lévis.....	12.75
Antoine St.....	29.00	Collège de Ste-Anne.....	7.52
Antonin St.....	21.48	Côme St.....	9.21
Apollinaire St.....	16.50	Croix Ste.....	174.65
Aubert St.....	12.00	Couvent de Jésus-Marie.....	10.00
Augustin St.....	215.48	Cyrille St.....	4.00
Basile St.....	30.00	David St.....	34.16
Beaumont.....	40.00	Denis St.....	43.40
Beaufort.....	259.50	Deschambault.....	61.07
Porté.....	\$3376.05	Porté.....	\$4280.76

Rapporté.....	\$4280.76	Rapporté.....	\$6194.72
Eucreuil.....	16.00	Léon St.....	7.00
Edouard St de Frampton.....	1.15	Lévis.....	214.05
Edouard St de Lotbinière.....	4.00	Lotbinière.....	31.00
Eleuthère St.....	5.00	Louise Ste.....	18.00
Elzéar St.....	27.50	Magloire St.....	6.60
Emmèlie Ste.....	14.30	Malachie St.....	3.00
Ephrem St.....	8.00	Marguerit Ste.....	4.30
Etienne St.....	4.65	Marie Ste.....	24.00
Eugène St.....	10.75	Martin St.....	6.00
Evariste St.....	40.00	Michel St.....	111.25
Famille Ste.....	42.00	Mont-Carmel.....	2.50
Félix St du Cap-Rouge.....	23.09	Narcisse St.....	5.10
Ferdinand St.....	19.00	Nicholas St.....	94.60
Ferréol St.....	32.00	Notre-Dame de Montauban... Notre-Dame du Portage.....	7.40 22.00
Flavien St.....		Onésime St.....	3.00
Foye Ste.....	29.50	Pacôme Ste.....	5.00
François St de Beauce.....	17.40	Pamphile St.....	12.00
François St I. O.....	39.00	Paschal St.....	80.23
François St R. du Sud.....	52.50	Patrice St de Beurivage.....	
Frédéric St.....	36.40	Paul St de Montminy.....	11.00
Georges St.....	25.00	Perpétue Ste.....	5.37
Germaine Ste.....	3.00	Pétronille Ste.....	30.00
Gervais St.....	51.00	Philippe St de Néri.....	11.00
Gilles St.....	2.00	Philomène Ste.....	9.00
Grondines.....	77.00	Pierre St de Broughton.....	44.00
Hélène Ste.....	33.50	Pierre St I. O.....	141.24
Hénédine Ste.....	25.17	Pierre St R. du Sud.....	30.00
Henri St.....	65.54	Pointe-aux-Trembles.....	55.00
Honoré St.....	22.25	Portneuf.....	38.41
Inverness.....	26.00	Raphael St.....	12.00
Isidore St.....	39.25	Raymond St.....	51.00
Ile aux Grues.....	43.65	Rivière-du-Loup.....	37.15
Islet.....	106.00	Rivière Ouëlle.....	15.00
Jean Chrysostôme St.....	22.08	Roch St des Aulnaies.....	53.17
Jean St des Chailions.....	40.37	Romuald St.....	79.80
Jean St I. O.....	192.00	Sacré Cœur de Jésus.....	13.52
Jean St Port-Joli.....	91.00	Sacré Cœur de Marie.....	17.00
Jeanne Ste.....	48.63	Sébastien St.....	5.20
Joachim St.....	81.05	Séverin St.....	7.00
Joseph St de Beauce.....	116.35	Sillery.....	28.00
Joseph St de Lévis.....	91.00	Sophie Ste.....	13.25
Julie Ste.....	25.00	Stoncham.....	8.60
Justine Ste.....	6.50	Sylvestre St.....	40.00
Kamouraska.....	65.00	Thomas St.....	155.03
Lambert St.....	30.50	Tite St.....	8.70
Lambton.....	20.00	Ubalde St.....	4.00
Laurent St.....	80.00	Valcartier.....	10.10
Laval et Lac Beauport.....	9.83	Valier St.....	44.05
Lazare St.....	48.05	Victor St.....	9.25
Porté.....	\$6194.72		
			\$7838.59

Montant des contributions.....	\$7838.59
Resté des allocations de l'année précédente.....	238.00
Intérêts et dons divers.....	246.11
Legs de M. Prudent Vallée.....	100.00
Legs du Rév. M. McGauran.....	93.82
Total de la recette.....	\$8516.52

*Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi,
à Québec, pour l'année commençant le 1er octobre 1883,
et finissant le 1er octobre 1884.*

Montant mis à la disposition de Mgr l'Archevêque.....	\$ 750.00
Donné à Mgr de Chicoutimi.....	1000.00
“ à Mgr Lorrain pour les missions sauvages du St-Maurice.....	400.00
“ à Mgr de Sherbrooke.....	100.00
“ à Mgr Bossé.....	600.00
Annales françaises et anglaises.....	400.00
Pour vases sacrés et ornements.....	500.00
Mission de St-Adrien.....	100.00
“ “ St-Bruno de Woodbridge.....	75.00
“ “ St-Odilon de Cranbourne.....	30.00
“ “ St-Damien.....	100.00
“ d'Inverness.....	51.00
“ de St-Martin.....	100.00
“ “ Notre-Dame de Lourdes.....	25.50
“ “ St-Nérée.....	60.00
“ “ Ste-Perpétue.....	20.00
“ “ St-Philémon.....	50.00
“ “ St-Samuel.....	100.00
“ du Sacré Cœur de Marie.....	100.00
	<hr/>
	\$4561.50
Missionnaire de Stoneham et de St-Adolphe.....	230.00
“ “ St-Adrien et de St-Alphonse.....	200.00
“ “ St-Méthode d'Adstock.....	25.00
“ d'Ashford.....	30.00
“ de St-Odilon de Cranbourne.....	240.00
“ “ St-Côme.....	25.00
“ “ St-Damien et de St-Philémon.....	150.00
“ “ St-Eleuthère.....	100.00
“ “ St-Etienne.....	50.00
“ “ St-Gilles.....	150.00
“ d'Inverness, Leeds et St-Pierre-Baptiste.....	200.00
“ de Ste-Justine.....	180.00
“ “ Laval et Lac Beauport.....	200.00
“ “ St-Magloire.....	160.00
“ “ St-Marcel.....	100.00
“ “ St-Martin.....	250.00
“ “ St-Nérée.....	100.00
“ “ Notre-Dame de Lourdes.....	115.00
“ “ St-Pamphile.....	50.00
“ “ St-Paul de Montminy.....	200.00
“ “ Ste-Perpétue et St-Benoit.....	250.00
“ “ Ste-Philomène.....	50.00
“ du Sault-au-cochon.....	25.00
“ “ Sacré Cœur de Marie.....	67.00
“ de Valcartier et Tewkesbury.....	150.00
“ “ St-Ubalde.....	75.00
“ “ Ste-Rose de Watford.....	50.00
“ “ St-Samuel.....	25.00
	<hr/>
Total des allocations.....	\$8008.50

RÉSUMÉ.

Recette de 1883.....	\$8516.52
En caisse de l'an dernier.....	3953.52
	<hr/>
Total.....	\$12470.04
Montant alloué pour 1883-84.....	8008.50
	<hr/>
Reste en caisse.....	\$4461.54

Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages

1883

Diocèse de Québec.....	\$2283.65
“ de Montréal.....	1750.00
“ des Trois-Rivières.....	770.00
“ d'Ottawa.....	600.00
“ de St-Hyacinthe.....	540.00
“ de Rimouski.....	309.69
“ de Sherbrooke.....	262.50
“ de Chicoutimi.....	150.25
	<hr/>
	\$6666.09

Donné à Mgr Taché.....	\$1662.17
“ à Mgr Faraud.....	1662.17
“ à Mgr Grandin.....	1662.88
“ à Mgr Lorrain.....	833.26
Payé pour lettre de change.....	12.34
Balance en mains pour Mgr Bossé.....	833.27
	<hr/>
	\$6666.09

Quête pour les Lieux-Saints, Archidiocèse de Québec.

1883, \$1227.02.

CONSEIL DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

A QUÉBEC.

MR ERROL BOYD LINDSAY, PRÉSIDENT.
 L'HONORABLE P. GARNEAU, VICE-PRÉSIDENT.
 MR J. A. CHARLEBOIS, N. P., SECRÉTAIRE.
 MR HENRI TETU, Prêtre, TRÉSORIER.
 TRÈS RÉV. C. E. LEGARÉ, V.G.
 HON. THOS. MCGREEVY.
 THÉOPHILE LEDROIT, Ecr.
 J.-ÉLIE MARTINEAU, Ecr.
 CYRILLE TESSIER, Ecr.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL

*Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le
Diocèse de Montréal pour l'année 1883.*

VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE.

Notre-Dame	\$401.00	Rapporté	\$1351.27
St-Pierre	358.00	Hôtel-Dieu	37.00
Cathédrale	200.02	Frère des Ecoles Chrétiennes	31.85
Notre-Dame-de-Grâce	128.46	Grand Séminaire	25.75
St-Joseph	102.25	St-Anne	15.23
St-Jean-Baptiste	91.54	Hochelega	14.50
St-Jacques	70.00	Sacré-Cœur	7.00
Porté	\$1351.27	Total	\$1482.60

CAMPAGNES.

Boucherville (2 ans)	\$192.00	Rapporté	\$2928.66
L'Assomption	163.50	Pointe-aux-Trembles	38.85
St-Roch (2 ans)	158.59	Lavaltrie	38.25
Longueuil (2 ans)	140.75	St-Etienne (2 ans)	38.00
St-Barthélemi	129.00	St-Thomas	35.00
St-Rémi	119.00	St-Théodosie	32.64
St-Thérèse (2 ans)	108.00	St-Jean	31.20
Laprairie	106.00	St-Laurent	30.50
“ (somme oubliée en '82)	43.90	St-Anicet	30.00
L'Epiphanie	106.00	Lachine	30.00
Vareunes	104.28	St-Elizabeth	30.00
St-Jacques de l'Achigan	91.00	Longue-Pointe	26.00
Verchères	90.00	Rigaud	24.25
Berthier	85.00	St-Philomène	23.00
St-Constant	84.00	Collège de l'Assomption	22.20
Terrebonne	83.00	St-Jean-Chrysostôme	22.00
St-Lin	80.25	Pointe-Claire	21.27
St-Félix	78.25	St-Martine	20.00
St-Rose	77.60	St-Ambroise	19.68
Mascouche	75.87	Côteau du Lac	19.00
St-Michel	74.45	St-Sauveur	18.50
Joliette (2 ans)	65.10	St-Eustache	18.00
St-Louis de Gonzague	59.00	St-Augustin	17.50
Isle Dupas	55.00	St-Clet	15.68
Sault-au-Récollet	53.15	St-Edouard	15.25
St-Anne des Plaines	50.95	St-Paul l'Ermite	15.00
St-Vincent	50.30	Rivière des Prairies	14.70
St-Geneviève	50.00	St-Timothée	14.00
St-Alexis	49.00	St-Jérôme	14.00
Contrecoeur	48.59	St-Bruno	13.00
St-Sulpice	46.23	St-Scholastique	12.00
St-Martin	46.00	Ile Perrot	11.00
St-Isidore	44.55	Les Cèdres	11.00
St-Paul de Joliette	41.00	Repentigny	10.16
St-Jacques-le-Mineur	40.00	St-Calixte	10.00
Lachenaie	39.35	St-Adèle	10.00
Porté	\$2928.66	Report	\$3680.29

Rapporté	\$3686.29	Rapporté.....	\$3767.31
Lacolle	9.00	Ste-Béatrix.....	5.50
Couvent de Longueuil.....	8.25	St-Basile.....	4.00
St-Jean de Matha.....	8.00	St-Benoît.....	4.00
Ste-Julie.....	8.00	Ste-Dorothée.....	4.00
Ste-Monique.....	8.00	Ste-Marguerite.....	4.00
Vaudreuil.....	7.50	Ste-Justine.....	3.00
St-Placide.....	7.07	St-Damien.....	2.50
St-Hermas.....	7.00	St-Télesphore.....	2.06
Sherrington.....	6.20	St-André.....	2.00
St-François-de-Sales.....	6.00	Ile Bizard.....	1.50
Ste-Mélanie.....	6.00	Bienheureux Alphonse.....	1.04
St-Urbain.....	6.00	Asile St-Jean-de-Dieu.....	0.50
Porté.....	\$3767.31	Total.....	\$3801.35

DIVERSES SOURCES.

Legs de Lalumière (St-Hubert) \$200.00	Rapporté.....	\$267.20	
Legs de Dme Beaudry (Varennes).....	42.20	Legs de Sophie Couvrette....	25.00
Legs de Dme Lamoureux (Contreccœur).....	25.00	Intérêt, loyer de la propriété Dewitt, etc., etc.....	698.69
Porté.....	\$267.20	Total.....	\$990.89

Récapitulation des Recettes pour l'année 1883.

Ville et Banlieue.....	\$1482.60
Campagnes.....	3801.35
Diverses sources.....	990.89
Grand Total.....	\$6274.84

Etat des sommes allouées et payées par le Conseil de la Propagation de la Foi, à Montréal, pour l'année 1883.

St-Michel des Saints.....	\$100.00	Rapporté.....	\$1835.00
Eglise de St-Michel des Saints.....	100.00	Ste-Béatrix.....	100.00
Ste-Marguerite.....	160.00	St-Parice d'Hinchinbrooke...	150.00
St-Théodore de Chertsey.....	50.00	St-Calixte.....	75.00
St-Hippolyte.....	100.00	Ste-Agnès de Dundee.....	100.00
Presbytère de St-Hippolyte..	200.00	Ste-Julienne.....	75.00
Eglise de Ste-Clotilde.....	100.00	St-Colomban.....	200.00
Ste-Emmèlie.....	125.00	Bienheureux Alphonse.....	175.00
Eglise de Ste-Emmèlie.....	100.00	Ste-Lucie.....	125.00
St-Côme.....	125.00	Ste-Jérusalem de Lachute....	100.00
St-Damien.....	125.00	RR. PP. Oblats.....	800.00
St-Donat.....	125.00	St-Frs.-Xavier de Caugh.....	200.00
Eglise de St-Donat.....	900.00	Œuvres des Tabernacles.....	100.00
Missions de Madawaska.....	50.00	Nord-Ouest.....	100.00
St-Patrice de Rawdon.....	75.00	St-Agricole.....	51.00
St-Malachie d'Ormstown.....	100.00	St-Régis.....	100.00
Porté.....	\$1835.00	Total.....	\$4236.00

Autres Déboursés.

Remboursement sur déficit de la propriété Berthelot.....	\$855.43
Impressions des annales, Réparations, etc.....	519.37
Total.....	<u>\$1374.80</u>

Récapitulation des Déboursés.

Allocation de 1883.....	\$4286.00
Divers.....	1374.80
Total des Déboursés.....	<u>\$5660.80</u>

RÉSUMÉ.

En caisse au 31 Décembre 1882.....	\$5098.22
Recettes de 1883.....	6274.84
Total.....	<u>\$11373.06</u>
Déboursés pour 1883.....	5660.80
En caisse le 31 Décembre 1883 pour faire face aux dépenses de 1884.....	\$ 6612.26

Evêché de Montréal, 15 Janvier 1884.

J. A. VAILLIANT, Ptre., Trés.

Liste des Paroisses qui n'ont pas souscrit pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, ou qui, l'ayant fait, n'ont pas encore remis leur argent à l'Evêché.

Agathe Ste.
 Agnès de Dundee Ste.
 ANNE DU BOUT DE L'ILE STE.
 Annonciation (Oka).
 Antoine Abbé St.
 BRIGIDE STE. à Montréal.
 BEAUHARNOIS.
 Caughnawaga.
 CHAMBLY.
 CHATEAUGUAY.
 Chertsey.
 Colomban St.
 Côte St.
 COTEAU ST-LOUIS:
 COTE ST. PAUL.
 CUNEGONDE STE.
 CUTHBERT ST.
 Cyprien St.
 Donat St.
 Emmélie Ste.
 ESPRIT ST.
 Gabriel de Brandon St.
 GABRIEL DE MONTRÉAL ST.
 HENRI DES TANNERIES ST.
 Hinchinbrooke.
 Hippolyte St.

HUBERT ST,
 Huntingdon.
 JANVIER ST.
 Joseph du Lac St,
 Julienne Ste.
 Lachute.
 Lanoraie.
 L'ACADIE.
 Lazare St.
 LIGUORI ST.
 Luc St.
 Marie Ste, à Montréal.
 MARTHE STE.
 Michel des Saints St.
 Norbert St.
 Ormstown.
 PATRICE ST. à Mo.tréal.
 PHILIPPE ST.
 POLYCARPE ST.
 Rawdon.
 Régis St,
 Hemmingford.
 STANISLAS DE KOSTKA ST.
 Sophie Ste.
 VALENTIN ST.
 VINCENT ST. à Montreal.

ZOTIQUE ST.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES

*Liste des contributions à l'Œuvre de la Propagation de la Foi
pendant l'année 1883.*

Les Trois-Rivières.....	\$200.00		
Ste-Monique	167.00	Rapporté	\$1843.44
La Baie du Febvre.....	147.50	Ste-Sophie	17.00
La Rivière du Loup	102.45	St-Christophe.....	17.00
Maskinongé.....	100.00	Ste-Anne Lapérade	16.99
St-Léon.....	88.50	Tingwick	14.00
Champlain	65.00	St-Germain	13.00
St-Grégoire.....	64.67	Ste-Brigitte.....	13.00
Warwick	59.50	St-Pie de Guire	13.00
Yamachiche	55.00	St-Narcisse	10.53
St-Thomas	53.67	St-Célestin.....	7.00
St-François du Lac.....	50.00	St-Paulin	6.34
St-Justin	48.30	Ste-Eulalie	6.59
Nicolet	40.00	St-Sévère	5.60
St-Maurice.....	34.45	St-Albert et Ste-Elizabeth....	6.50
Bécancourt.....	34.08	St-Bonaventure	5.00
St-Stanislas.....	34.00	St-Luc.....	5.00
Drummondville	32.00	St-Tite	4.15
Ste-Ursule.....	31.70	Séminaire de Nicolet	3.65
St-Pierre de l'Avenir.....	31.40	St-Thécle	3.50
Batiscan	30.00	Ste-Hélène	3.50
Gentilly	29.54	St-Alexis.....	3.00
St-Fulgence	29.00	Ste-Victoire	2.50
Yamaska	27.00	St-Léonard	2.00
St-Guillaume	26.00	Ste-Gertrude	0.00
St-Etienne	25.17	Stanford	0.00
Ste-Angèle	25.13	Kingsey	0.00
St-Barnabé	24.00	St-Didace.....	0.00
St-Pierre les Becquets	23.25	St-Jean de Wickham	0.00
St-Zéphirin	22.30	St-Paul de Chester	0.00
St-Norbert	22.00	Mont-Carmel	0.00
St-David.....	22.00	St-Elie.....	0.00
St-Boniface.....	21.25	St-Eugène	0.00
Ste-Geneviève	21.00	St-Wincelas	0.00
Ste-Perpétue	20.83	Ste-Clothilde	0.00
St-Prosper	18.00	St-Valère	0.00
St-Cyrille.....	17.75	Cap de la Madeleine	0.00
		St-Louis.....	0.00
Porté.....	\$1843.44		
		Total de la recette.....	\$2022.20

Emploi des fonds de la Propagation de la Foi de 1883.

Diocèse de Sherbrooke.....	\$400.00
St-Aimé de Kingsey-Falls.....	50.00
St-Albert de Warwick.....	50.00
St-Alexis.....	50.00
Ste-Angèle de Laval.....	30.00
Ste-Brigitte.....	60.00
Ste-Clothilde.....	80.00
St-Cyrille.....	30.00
St-Élie.....	60.00
St-Eugène.....	80.00
St-Eulalie.....	40.00
St-Félix de Kingsey.....	30.00
St-Jean de Wickham.....	70.00
St-Louis de Blandford.....	70.00
Ste-Perpétue.....	70.00
St-Rémi.....	70.00
Ste-Sophie.....	70.00
Ste-Thècle.....	30.00
St-Valère.....	50.00
Chapelle des Forges St-Maurice.....	30.00
Impressions et Voyages.....	50.00
Annales de la Propagation de la Foi.....	300.00
Aide à quelques Prêtres.....	150.00
	120.00
	<hr/>
	\$1970.00

Balance en caisse le 31 Décembre 1882.....	\$38.60
Montant de la recette.....	2022.20
	<hr/>
Sommes allouées.....	\$2060.80
	1970.00
	<hr/>
Balance en caisse le 31 Décembre 1883.....	90.80

L. SEV. RHEAULT, Ptre.

DIOCÈSE DE ST-HYACINTHE.

*Etat des Recettes et Dépenses de l'Œuvre de la Propagation de la Foi
dans le Diocèse de St-Hyacinthe, pour l'année 1883.*

RECETTE.

St-Denis.....	\$121.00	Rapporté.....	\$923.99
St-Antoine.....	106.65	Milton.....	18.00
St-Hyacinthe.....	96.89	St-Angèle.....	17.96
St-Alexandre.....	56.00	St-Ours.....	16.00
Belceil.....	54.00	St-Pie.....	12.50
Notre-Dame de St-Hyacinthe.	51.52	La Présentation.....	12.25
St-Rosalie.....	38.00	St-Georges.....	12.00
St-Césaire.....	35.35	Upton.....	12.00
St-Jean-Baptiste.....	34.16	St-Brigide.....	11.37
St-Grégoire.....	33.00	St-Judes.....	10.50
St-Sébastien.....	30.35	St-Charles.....	10.00
St-Simon.....	30.00	St-Barnabé.....	10.00
Staubridge.....	27.00	Roxton.....	10.00
St-Marc.....	24.25	St-Mathias.....	5.30
St-Dominique.....	23.86	St-Marcel.....	5.10
St-Anne.....	23.10	St-Victoire.....	5.00
St-Aimé.....	22.00	St-Valérien.....	5.00
St-Hugues.....	20.50	St-Louis.....	4.93
St-Athanase.....	20.00	Richelieu.....	3.00
Farnham.....	20.00	St-Paul.....	2.65
St-Théodore.....	19.86	St-Liboire.....	2.00
St-Hilaire.....	18.50	St-François-Xavier.....	2.00
St-Roch.....	18.00	St-Joachim.....	50
Porté.....	\$923.99		\$1112.05

DÉPENSES.

Au diocèse de Sherbrooke.....	\$797.48
Annales.....	48.77
Impressions.....	43.50
Visite Pastorale.....	16.70
Voyages.....	16.60
Eglises pauvres.....	189.00
	\$1112.05

J. A. GRAVEL, V.G., Sec.

DIOCÈSE DE ST. GERMAIN DE RIMOUSKI.

RECETTES DE 1883.

St-Germain de Rimouski (1).....	\$54 83	Rapporté.....	\$489 67
Trois-Pistoles.....	53 82	St-Félicité.....	4 35
Cacouna (2).....	38 00	Mont Louis.....	2 36
Ste-Cécile du Bic.....	34 45	St-Donat.....	2 86
Carlton.....	30 50	Ste-Adélaïde de Pabos.....	2 50
Ile-Verte.....	30 50	St-Epiphanie.....	2 15
Matane.....	24 00	Port Daniel.....	2 00
Ste-Flavie.....	22 10	St-Charles de Caplan.....	1 90
St-Octave de Métis.....	21 25	St-Bonaventure.....	1 83
St-Arsène.....	19 00	St-Clément.....	1 67
St-Simon.....	18 00	New Port.....	1 35
L'Assomption.....	16 50	St-Paul de la Croix.....	1 50
St-Anaclet.....	15 90	St-François-Xavier.....	1 33
St-Alexis.....	15 78	Cloridorme.....	1 32
St-Fabien.....	15 00	Cap d'Espoir.....	1 31
St-Eloi.....	15 00	Ste-Anne des Monts.....	1 25
Ste-Anne de la Pointe au Père..	12 05	St-Honoré.....	1 29
Ste-Luce.....	11 49	Notre-Dame du Lac.....	1 00
St-Jean l'Evangeliste.....	11 32	St-Ulric.....	1 00
Notre-Dame des Sept Douleurs..	6 53	Ristigouche.....	1 00
Ste-Angèle.....	5 75	Rivière au Renard.....	1 00
St-Modeste.....	5 00	St-Edouard des Méchins.....	0 92
Paspébiac.....	5 00	St-Françoise.....	0 45
Maria.....	4 90	St-Louis du Ha-Ha.....	0 40
Grande Rivière.....	4 50		
Porté.....	\$489 67		\$526 99

Percé
 Cap-Chat
 Douglaston
 St-Mathieu
 Cascapédiac
 St-Pierre de Malbaie
 Sap-Rosier
 Gaspé
 St-Jean de Dieu

St-Joseph de Lépage
 Notre-Dame du Sacré-Cœur
 St-Georges de Malbaie
 Ste-Rose
 Ste-Blandine
 St-Moise
 St-Damase
 St-Edmond
 St-Hubert

DÉPENSE EN 1883.

Annales et frais de transport.....	\$ 27 51
Aux Missionnaires.....	488 31
	<hr/>
	\$515 82
Balance en caisse.....	\$11 17

(1) Y compris le Séminaire \$1.54.

(2) Y compris un don de \$25.00.

MON DISTRICT

Et huit ans de séjour au Yun-Nan (Chine)

[Les Missions Catholiques.]

RECIT D'UN MISSIONNAIRE.

(Suite.)

CHAPITRE XVIII.

Tracasseries suscitées aux néophytes du village de Houang-kia-tchuang.—
Conversions en plusieurs localités.—Persécutions à Pi-ngy-shien.

Pendant que nous cherchions à nous établir chez les *Lolos*, l'œuvre de l'évangélisation de Tang-kia-ten et des environs ce poursuivait avec fruit. Plusieurs familles aisées venaient de se déclarer chrétiennes et cherchaient à faire de la propagande. Quelques-uns de leurs parents et de leurs amis étaient venus peu à peu se faire inscrire sur les registres de M. Chareyre.

Dieu bénissait vivement le début de ce jeune confrère dans la carrière apostolique, lorsque de nouvelles tracasseries des païens vinrent entraver son zèle et ralentir le mouvement vers le christianisme.

Trois ou quatre familles de Houang-kia-tchouang, village des environs de Kiu-tsin, avaient embrassé notre sainte religion. Leur conversion s'était faite sans bruit. Le chef de la famille Houang, qui le premier était devenu chrétien, avait décidé plusieurs de ses voisins à suivre son exemple. Déjà les catéchumènes étaient assez nombreux quand vint le moment de se montrer et d'affirmer sa foi.

Les païens des environs avaient résolu de relever leur *miao-tsé* (pagode), qu'une inondation avait emporté en 1871. Ils s'assemblèrent pour en délibérer. Houang, qui était un des notables du lieu, refusa de paraître, alléguant qu'en sa qualité de chrétien, il ne pouvait prendre part à cette affaire.

Les païens irrités déjà devinrent furieux, en apprenant

que plusieurs familles de la localité étaient dans les mêmes dispositions. Ils se concertèrent en conséquence et résolurent de frapper un grand coup, il y allait d'ailleurs du succès de leur entreprise.

Ils adressent donc une sommation aux chrétiens du village et leur enjoignent de participer immédiatement aux frais de la construction, sous peine, en cas de refus, d'être accusés au tribunal de Lan-lin et chassés du pays.

« Faites ce que vous voudrez, répondit Houang ; mais, quand à travailler à votre *miao-tsé*, jamais. » Les païens exaspérés se laissent aller à toutes sortes d'excès, les catéchumènes sont grossièrement insultés, on les menace de toutes les violences.

Prévenus de ce qui se passe, nous rassurons nos gens de notre mieux, nous leur disons qu'ils n'ont rien à craindre, qu'il en est de même partout dans les commencements. Sur le désir qu'ils nous en expriment, nous leur promettons d'aller leur faire visite chez eux et de demander à leurs ennemis compte de leur conduite. Nous savions, d'ailleurs, par expérience, que, le plus souvent, dans les cas de ce genre, il suffit de se montrer pour que tout rentre aussitôt dans l'ordre.

Nous connaissions le jour où les païens devaient aller déposer leur accusation contre les chrétiens, nous fixâmes notre visite au lendemain de ce jour, et suivis de plusieurs chrétiens de nos autres villages, nous arrivâmes à l'improviste à Houang-kia-tchouang. A peine la nouvelle de notre venue eut-elle été connue que ce fut une panique générale parmi les fougueux restaurateurs des *poussas* (idoles). Quand nous nous présentâmes à la porte du principal meneur, après nous être fait précéder de nos cartes, toute la famille vint au devant de nous, nous assurant que son chef était absent depuis longtemps, et que tout ce qu'on nous avait rapporté sur leur compte n'était qu'une indigne calomnie, inventée pour leur nuire : « Qui oserait, disait-on, proférer jamais une parole malsonnante contre votre précieuse religion et contre de grands personnages comme vous ! »

Nous faisons semblant d'être impitoyables et prenant un air menaçant : « Si jamais, disons-nous, on prononce un seul

mot contre nous... si jamais on cherche querelle aux chrétiens de cette localité... sachez que vous en répondrez devant les mandarins... nous avons une liste de vos noms... etc. »

Puis nous nous retirâmes gravement. Extérieurement, c'était bien un peu comique ; mais au fond la chose était sérieuse ; et nous étions bien décidés, si l'on avait usé de violence à notre égard, à porter plainte devant les tribunaux. Il y allait, d'ailleurs, de l'avenir de la mission que trop de faiblesse eût compromis pour longtemps.

L'accusation, portée par les païens devant le sous-préfet de Lan-lin, n'eut pas de suites. Effrayés de se voir en lutte avec nous, nos ennemis retirèrent leur plainte et laissèrent dès lors les chrétiens en paix. Mais, en attendant, le démon avait atteint son but, les conversions étaient arrêtées, et bien que les catéchumènes y aient joui dès lors d'une paix relative, cette station néanmoins n'a pas pris le développement que ses débuts faisaient espérer.

Peu de temps après Pâques, M. Birbes alla faire la visite de Houang-ny-ho ; il trouva les chrétiens de cette station plus décidés que jamais à bâtir une église ; déjà même ils avaient réuni une partie des matériaux nécessaires. Le Père encouragea leur bonne volonté et promit de les aider et d'intéresser Monseigneur en leur faveur.

Dans ce voyage, M. Birbes devant passer tout près de Ngié-ouan-eul, en profita pour aller voir Long-ta-chan-jen, dont il a été longuement parlé plus haut. Il fut parfaitement reçu et traité, mais ce fut tout. L'espoir de voir cet homme de bien embrasser notre sainte religion n'est pas encore prochain. Mas si cette visite n'obtint pas le résultat désiré, M. Birbes eut à son retour quelques consolations qui le dédommagèrent.

En traversant une bourgade nommée Nge-ky-my de pauvre et chétive apparence, perdue au milieu des montagnes, non loin de Pié-té, le Père s'était arrêté un instant pour se reposer. Un homme qui le considérait avec attention, le pria de descendre chez lui pour prendre le thé. Notre confrère, heureux d'avoir cette occasion de prêcher la doctrine, accéda volontiers à sa prière et le suivit dans sa maison.

A peine était-il assis que son hôte lui tint ce langage :

« Depuis longtemps, nous vous voyons passer ici chaque année ; on dit que vous allez en tel et tel endroit... Qu'est-ce donc que cette doctrine que vous enseignez ? les uns disent que c'est bon ; les autres prétendent que c'est mauvais... Nous ne savons que penser. »

M. Birbes lui expliqua en quelques mots ce qu'est notre sainte religion, quel est son but... ce que doivent pratiquer ceux qui l'embrassent. Pendant l'entretien, les villageois s'étaient attroupés autour d'eux et la conversation bientôt devint générale : « Puisque vous tenez à vous instruire, leur dit mon confrère, je vous enverrai des livres de doctrine avec un catéchiste pour vous donner les explications nécessaires. »

Ces braves montagnards le remercièrent avec effusion et le Père les quitta plein d'espérance. Peu après le catéchiste Yang-tchouen leur fut envoyé et leur porta des livres de doctrine. Sa prédication produisit des fruits de salut. Il recueillit dans le village bon nombre d'adorations. C'est aujourd'hui une station et un pied à terre pour le missionnaire qui va tous les ans faire la visite de Houang-ny-ho et des environs.

Vers la même époque, nous fondions également quelques espérances sur la ville de Suen-ouy-tchéou, à sept lieues de Tsao-kia-yn. Un bachelier nommé Houang, originaire de cette ville, étant venu passer ses examens littéraires à Kiu-sin, entendit parler de notre sainte religion et vint nous trouver pour avoir des renseignements clairs et précis sur notre doctrine. La vérité le toucha, et la grâce aidant, il fit son adoration et se mit à l'étude. Au bout de deux ou trois mois, il put être baptisé, après quoi il rentra chez lui avec la ferme intention de prêcher la foi dans le pays et de travailler à la conversion de ses amis et de ses proches. Depuis lors, nous avons eu souvent de ses nouvelles, mais il ne nous a pas encore été possible d'aller nous-mêmes à Suen-ouy-tchéou.

Au commencement de juillet (1875), je dus faire un second voyage à la résidence épiscopale et y demeurer plusieurs mois. Quelques jours avant mon départ, un catéchumène de Pin-ny-shien, ville de troisième ordre, à deux jours de

Tsao-kia-yn, vint nous prier d'aller chez lui recueillir la moisson qu'il avait préparée.

Bien qu'il ne sût que quelques caractères et qu'il fût peu instruit sur la doctrine, il avait prêché dans le voisinage, répétant à qui voulait l'entendre que la religion du *Maître du ciel* est ce qu'il y a de meilleur au monde. Dieu bénit son zèle, il se produisit bientôt un petit mouvement vers le christianisme au dedans et au dehors de la ville.

Il fut convenu que M. Birbes irait seul, accompagné de quelques chrétiens, afin de passer plus inaperçu dans cette ville encore toute païenne, et où nous n'étions pas connus. A peine arrivé à Pin-ngy, le missionnaire comprit que le souffle de la grâce avait passé par là. En quelques jours il eut, en effet, la consolation d'enregistrer un certain nombre de nouveaux catéchumènes. La population se montrait sympathique et la foule accourait de plus en plus nombreuse pour écouter la prédication.

Mais tout à coup il se produisit un revirement dans l'esprit du peuple. Les lettrés avaient poussé le cri d'alarme ; impuissants à empêcher les gens de s'instruire et d'embrasser le christianisme, ils allèrent trouver le mandarin et le sommèrent de sévir promptement contre la *secte des Thien-tchou-kiao* (chrétiens) qui menace d'infester la ville et les environs.

Le mandarin, soit par faiblesse, soit par haine et dans l'intérêt de l'Empire qu'il croit compromis, se hâte d'obtempérer à leurs réclamations ; dix néophytes sont chargés de fers et jetés dans un cachot ; en même temps un édit est affiché aux portes de la ville pour défendre au peuple de s'affilier à la *secte perverse* et d'avoir aucune relation avec l'étranger qui la prêche.

M. Birbes se présente au prétoire, le mandarin refuse de le voir. En vain mon confrère s'efforce-t-il d'obtenir la mise en liberté des prisonniers, on lui déclare qu'ils ne seront relâchés qu'après son départ. De guerre las et voyant qu'il lui était impossible de se faire rendre justice, M. Birbes quitte la ville décidé à poursuivre l'affaire devant le préfet de Kiu-tsin.

L'accusation fut bien accueillie et on promit de punir le mandarin coupable. Forts de cette promesse, MM. Birbes

et Chareyre retournent à Pin-ngy en toute hâte. Déjà les chrétiens emprisonnés avaient recouvré leur liberté, mais l'édit demeurerait affiché aux portes de la ville. Les Pères à leur arrivée se dirigent immédiatement vers le *yamen* et demandent une audience du mandarin. Celui-ci, pour une raison ou pour une autre, n'osa ou ne voulut pas les recevoir. Mes confrères eurent beau faire des instances, le *grand homme* refusa absolument de paraître. C'est qu'évidemment il était très embarrassé pour expliquer sa conduite. Il finit cependant par montrer de la complaisance, il envoya deux chefs de satellites préparer une hôtellerie dans laquelle il fit prier les missionnaires de vouloir bien se rendre. Il avait peur de les voir s'établir dans son prétoire.

A partir de ce moment, les chrétiens qui avaient repris confiance purent circuler librement sans que personne les inquiétât. Mais le mouvement vers notre sainte religion fut suspendu.

C'était tout ce qu'avaient voulu le mandarin et les lettrés de Pin-ngy. Qui sait même si les autorités de Kiu-tsin n'étaient pas les auteurs réels de cette persécution ? La supposition est loin d'être gratuite ; car, en Chine, la hiérarchie est constituée de telle manière qu'un inférieur n'oserait jamais promulguer un édit de quelque importance sans avoir préalablement consulté son supérieur immédiat. Celui-ci ne refuse jamais cette autorisation, mais il a bien soin de se réserver le droit de désavouer son subordonné et de le punir même, si les choses tournent mal. Toutefois cela n'arrive presque jamais quand il s'agit de la religion chrétienne, bien qu'il y ait violation formelle des traités. Mais, je le répète, ces traités, les mandarins les respectent tant qu'ils ne les gênent pas ; mais sont-ils en opposition avec leurs idées et en contradiction avec leurs actes, ils les mettent bien vite de côté et ne s'en occupent pas plus que s'ils n'existaient pas.

Après quelque temps de séjour à Pin-ngy, les missionnaires rentrèrent en leurs résidences ordinaires. Mais à peine étaient-ils partis que les lettrés recommencèrent une nouvelle campagne contre les chrétiens : pamphlets, pla-

cards, menaces, reparurent de plus belle; on alla jusqu'à publier que les européens devaient être exterminés en masse dans toute la Chine, conformément à un décret de l'empereur et aussi d'après la volonté toute-puissante du gouverneur Tsen-fou-thay.

Les mandarins virent tout, surent tout, et gardèrent le silence. Toutefois les chrétiens ne se laissèrent pas intimider et tinrent bon devant l'orage. Mais beaucoup de ceux qui avaient eu quelque velléité d'embrasser la foi n'osèrent mettre leur dessein à exécution, et depuis ce moment jusqu'à aujourd'hui, nous n'avons eu aucun nouveau catéchumène dans cette ville.

CHAPITRE XIX

Conversion des *Lo-los* de Pé-chy-ngay, ils sont persécutés par un mandarin militaire.—Translation des restes de Tchang-kouang-tsay, mis à mort en haine de la foi.—M. Oster à Pé-chy-ngay.

La fin de l'année 1875 et le commencement de 1876 furent troublés par de fausses rumeurs, des bruits sinistres qui se répandirent dans toute la province. On allait, disait-on, tuer tous les européens et faire main basse sur les chrétiens. Tous devaient avoir le sort de M. Margary.

La partie ouest de la mission eut particulièrement à souffrir; à Ta-ly on saisit une famille de néophytes, on les roua de coups pour les forcer à livrer les objets déposés chez eux par les européens.

A la capitale, on nous regardait comme perdus. De tous côtés on débitait des fables vraiment incroyables sur la prochaine arrivée des anglais, sur leur massacre certain, etc... Mais, dès qu'on apprit que la commission anglaise, chargée de faire une enquête sur l'assassinat de M. Margary, était proche, ces rumeurs tombèrent comme par enchantement; Tsen-ta-jen, qui les avait encouragées au début, craignant de se compromettre, donna des ordres sévères pour les arrêter.

Dans le district de Kiu-tsin, malgré la proximité de la capitale, on fut généralement plus tranquille. Cependant un certain Ouang-kouan-eul, de Long-tan-ho (bourg situ

à trente ly de Tsao-kia-yn), voulut faire parler de lui. Nous avons dans cette localité une vingtaine de familles chrétiennes, ce fut contre elles qu'il déchargea sa mauvaise humeur. Il voulait tout simplement leur extorquer des sapèques, sous prétexte de bâtir un *miao-tsé*. M. Birbes, prévenu aussitôt, se rendit à Long-tan-ho pour voir au juste ce qu'il en était. Mais Ouang-kouan-eul le prit sur un ton d'arrogance qui ne laissa aucun doute sur ses dispositions. Non seulement il ne dissimula pas ses intentions malveillantes, mais il dit bien haut qu'il avait reçu de Tsen-ta-jen l'ordre d'exterminer les chrétiens, et que s'il n'avait pas encore mis la main à l'œuvre, il ne tarderait pas à commencer.

M. Birbes s'en revint à San-pé-hou faire part à ses confrères du résultat de son entrevue avec Ouang; il fut décidé qu'on porterait plainte à Kiu-tsin et à la capitale. Après avoir fait bien des démarches, on obtint des mandarins la prise en considération de nos griefs. Un mandat d'arrêt fut lancé contre Ouang-kouan-eul qui, se voyant pris, commença à nier ce qu'il avait dit publiquement et avec tant de jactance lorsqu'il n'y avait rien à craindre. Mais cela ne l'empêcha pas d'être conduit en ville sous bonne escorte et d'être obligé de passer quelques nuits à réfléchir dans les prisons du prétoire.

En voyant son père emmené par les satellites, la fille de Ouang ne put s'empêcher de lancer toutes sortes de malédictions contre les chrétiens et les *barbares d'Occident*. Il était difficile aux néophytes de demander raison à une femme de ses emportements. Nos chrétiennes se chargèrent de la chose et agirent si bien que la noble fille du seigneur de Long-tan-ho fit ses excuses, et demanda pardon des injures qu'elles s'était permises vis-à-vis de notre sainte religion.

Depuis, tout est rentré dans le calme, personne dans cette localité ne souffle mot contre la doctrine du Maître du ciel et Ouang-Kouan-eul se tient sur la plus grande réserve.

Cependant, le terrain de Pé-chy-ngay avait été vendu à notre insu et en secret à un petit mandarin de la plaine,

nommé Shia. Les *Lolos* en furent désolés et nous dûmes leur adresser quelques consolations. C'est alors qu'ils résolurent de professer définitivement le christianisme. Presque tout le village se déclara chrétien. M. Fenouil qui, depuis mon départ pour Long-ky, était venu se fixer à Tsao-kia-yan et avait pris en mains l'administration du district de Kiu-tsin, alla en personne présider à l'adoration de ces braves gens; elle se fit avec toute la solennité possible. Depuis longtemps déjà, ils avaient songé à embrasser notre sainte religion, mais ils avaient toujours attendu sans savoir pourquoi. Aussi, des que l'un d'eux eut fait le premier pas, tous ou à peu près tous, le suivirent et adorèrent en masse.

Shia-kouan-eul, le nouvel acquéreur de Pé-chy-ngay, n'était point de nos amis; il avait toujours cherché l'occasion de nous nuire et plusieurs fois nous avons eu à nous plaindre du *grand homme* (car, ayant un bouton rouge à son bonnet, il a droit à ce titre). Il détestait quelques-uns de nos nouveaux catéchumènes, celui surtout qui le premier s'était déclaré chrétien et qui, d'ailleurs, avait fait tout son possible pour que le terrain nous fut vendu.

Un jour donc que le *grand Shia* était de mauvaise humeur, il ordonne de saisir ce pauvre *Lolo* et prend plaisir à le faire rouer de coups sous ses yeux, après quoi il lui adresse une allocution pathétique pour l'inviter à venir se plaindre à nous et à réclamer notre intervention. Nous ne pouvions rien faire pour obtenir justice. Mais, dans la crainte de voir nos chrétiens en butte à de nouvelles vexations, nous fîmes notre possible pour demeurer en bons termes avec Shia-ta-jen et nous tâchâmes de ménager sa susceptibilité.

Mgr Ponsot avait dû recourir à Péking pour régler différentes affaires depuis longtemps pendantes. Grâce aux bons offices de M. de Rochechouart, alors chargé d'affaires de France en Chine, on nous avait promis de s'occuper de nous. Les négociations ayant été continuées avec les autorités, nous obtînmes satisfaction sur plusieurs points.

Une des affaires que nous avons eu surtout à cœur de terminer, c'était celle du meurtre de Tchang-kouang-tsay

Les auteurs du crime étaient demeurés impunis, et le sous-Lan-lin avait, on s'en souvient, refusé d'accueillir la plainte de la mère du défunt. Enfin la famille Tchang put obtenir quelque satisfaction. Les meurtriers furent obligés d'entrer en composition avec elle. Ils lui offrirent une certaine somme d'argent (un millier de francs environ) et quelques biens communaux. Il était difficile de réclamer davantage. Quant à exiger la révision du procès, impossible d'y songer. Jamais les autorités de la province n'eussent consenti à se donner le dessous ou à s'avouer coupables de connivence dans le meurtre de Tchang-kouang.

Cette affaire terminée, on fit la translation du corps du martyr. La cérémonie eut lieu le lundi de la Pentecôte, 5 mai 1876. Une foule de chrétiens y assistaient. Revêtus du surplis, M. le provicaire et MM. Birbes et Chareyre récitèrent les prières du rituel, tandis que les néophytes chantaient en chœur les prières pour les défunts. Le cortège parcourut ainsi une distance de 5 à 6 *ly* et traversa l'ancienne ville de Lan-tchen. Toute la population était accourue pour être témoin de ce spectacle, elle avait une attitude respectueuse et gardait un profond silence. A San-pé-hou, les ossements du martyr furent déposés près de l'oratoire, dans un bâtiment séparé où ils doivent demeurer jusqu'à ce qu'on leur ait préparé une sépulture convenable.

Puisse ce catéchumène, baptisé dans son sang et martyr pour J.-C., féconder de ses mérites l'Eglise de Kin-sin et plaider la cause de ses frères devant le trône de l'Eternel !

La mission des *Lolos*, je l'ai dit plus haut, donnait de grandes espérances, le moment sembla venu de placer un missionnaire au milieu d'eux afin de les instruire et de les fortifier. Le choix de Mgr de Philomélie se porta sur M. Oster, qui était arrivé au Yun-nan seulement depuis quelques mois. Ce cher collègue partit aussitôt pour Kiu-tsin et, après quelques semaines de séjour à Tsao-kia-yn auprès de M. le provicaire, il prit possession du poste qui lui avait été assigné.

Nos braves *Lolos* étaient désormais au comble de la joie ; ils avaient un missionnaire au milieu d'eux. Aussi fêtèrent-ils de leur mieux son arrivée. Les trois autres missionnaires

du district assistèrent à l'installation du nouveau venu et rehaussèrent l'éclat de cette petite fête de famille.

Le bruit de la présence du Père au *Saut de la robe blanche* (Pé-chy-ngay) se répandit bientôt dans toute la tribu des *Lolos*. Chacun voulait le voir ; on l'invitait de toutes parts, tous désiraient sa visite. Lorsque M. Oster se fut mis suffisamment au courant des usages et de la langue de ses chères ouailles, il se disposa à répondre à leurs prières et à faire un tour dans la montagne.

Son excursion fut une véritable course triomphale. Partout où il apparaissait, chinois et *lolos* demandaient en masse à se faire chrétiens. En moins de cinq ou six jours, on eut à compter plus de 500 adorations. La grâce de Dieu avait préparé et fécondé le terrain, notre confrère n'avait plus qu'à récolter. Il revint le cœur rempli de joie annoncer aux autres Pères le résultat de son voyage.

Malheureusement les moyens de tirer tout le parti désirable de ces bonnes dispositions faisaient défaut. Nous n'avions ni catéchistes, ni maîtres d'école en nombre suffisant, pour instruire les nouveaux catéchumènes. Tout ce qu'on put faire, ce fut de les visiter le plus souvent possible et de leur enseigner quelque chose de la doctrine et les principales prières. Malheureusement ses instructions passagères étaient bien vite oubliées.

Nul doute que, si nous avions pu trouver des maîtres nombreux et suffisamment instruits, le mouvement eût été plus accentué et plus fructueux encore. Aujourd'hui, cependant, deux ou trois catéchistes parcourent continuellement la contrée, passant d'un village à un autre pour instruire les catéchumènes, baptiser les enfants et les adultes en danger de mort et détruire en même temps les derniers restes de superstition. Mais on comprend qu'avec si peu de ressources, le progrès soit lent, et il faudra des années pour que ces peuplades deviennent chrétiennes.

Nous avons également, au même moment, bon nombre de nouveaux catéchumènes dans d'autres localités, et il nous fallait aussi pourvoir à leur instruction. Sans parler des frais que nous occasionnait ce mouvement, nous avons peine à faire face au plus pressé, à trouver des catéchistes,

à établir des lieux de réunions, des oratoires, où tout le monde pût aisément s'assembler pour prier.

Quand je parle de stations et d'oratoires, qu'on n'aille pas se figurer des établissements confortables avec maison d'habitation et église. Ce n'est la plupart du temps qu'une misérable chaumière dont l'intérieur est divisé en deux parties. L'une sert de chambre au Père et à son servent ; l'autre est affectée à tous les services imaginables.

C'est dans cette seconde pièce qui est la plus grande, que le matin on célèbre le saint Sacrifice de la messe. C'est là qu'on se réunit pour prier en commun les dimanches et les fêtes. On y fait aussi la cuisine ; on y prend ses repas. C'est là enfin qu'après la prière du soir, chacun étend sa couverture et passe la nuit.

Comme on le voit, en temps de visite, nos habitations ne sont rien moins que splendides ; néanmoins c'est, pour l'ordinaire, incomparablement mieux que le logement qu'on trouve chez les chrétiens. Ceux-ci, à la campagne et même à la ville, s'ils sont pauvres, n'ont, en dehors de l'appartement réservé aux femmes, qu'une seule pièce pour tous les autres membres de la famille et pour leurs hôtes. Là, le Père n'a plus sa chambre séparée où il peut lire, écrire, réciter son bréviaire et trouver un peu de solitude. Il est chez les autres, avec tous les embarras d'un ménage, tout le train d'une ferme ou d'une maison de commerce. C'est à peine s'il peut se recueillir un peu et vaquer en paix à la prière, au milieu du tapage et dans un va et vient continuel. Aussi, rien n'égale le contentement du missionnaire qui, après un ou deux mois d'une pareille existence, revient à sa résidence où il retrouve pour quelque temps la solitude, la tranquillité et la paix.

CHAPITRE XX

Persécution dans les environs de Pin-ngy. — Edit en faveur de la religion. — Excursion chez les *Lotos*. — *Shia-Kouan-eul* et les habitants de *Tang-Kia-ten*.

J'ai raconté plus haut la persécution suscitée à Pin-ngy-shien par les lettrés et j'ai dit comment le démon avait.

réussi à y arrêter le mouvement vers le christianisme. Restait la campagne, où nous comptons, en divers endroits, un certain nombre de catéchumènes qu'on avait laissés jusqu'à là fort tranquilles.

Pendant quelque temps, les païens des environs attendirent l'effet de la persécution de Pin-gy. Voyant que ses auteurs n'étaient pas inquiétés, ils s'enhardirent et voulurent se donner le plaisir de molester leurs voisins qui avaient embrassé la foi chrétienne.

On répandit d'abord des bruits malveillants contre nous et contre les chrétiens. Un vol était-il commis..... s'agissait-il d'un meurtre ? c'étaient les Européens qui en étaient les auteurs. On racontait qu'ils allaient exciter une révolte dans tout l'empire. Le danger était imminent... on avait mis leur tête à prix. En un mot, mille rumeurs plus invraisemblables, plus ridicules les unes que les autres, circulèrent dans le pays pendant plusieurs mois.

Nous n'en fûmes pas troublés, mais nous eûmes peur pour nos catéchumènes.

En effet, des paroles on passa bientôt aux voies de fait. Voici à quelle occasion. Pour mettre, sans doute, la contrée à l'abri de la peste des *barbares d'Occident*, les plus zélés d'entre les païens résolurent, d'un commun accord, d'élever un temple aux idoles. On voulut que les chrétiens contribuassent comme les autres à sa construction, et on usa de menaces pour les y contraindre. Nos pauvres gens terrifiés vinrent alors faire part aux missionnaires de leurs alarmes.

On les engagea à demeurer fermes et à ne pas participer à un acte que réprouve la foi. Les catéchumènes promirent de montrer du courage et revinrent plus forts dans leurs foyers. Mais, à leur retour chez eux, ils furent saisis par les païens que le petit mandarin de la localité encourageait, et on leur signifia l'ordre de prendre part aux travaux du *miao-tsé*, sous peine d'exil et de confiscation des biens. Non baptisés encore et partant peu affermis dans la foi, ces pauvres catéchumènes n'osèrent, hélas ! s'exposer aux rigueurs de la persécution, et se soumirent à ce qu'on exigeait d'eux. Un d'entre eux, cependant, ayant montré plus de courage et s'étant refusé à travailler à la pagode, fut aussitôt appréhen-

dé, roué de coups, de telle sorte qu'on lui arracha une partie de la chevelure.

Peu de jours après, nous apprîmes ce qui venait de se passer. On envoya un homme sur les lieux pour examiner l'affaire et porter plainte devant le tribunal de Pin-ngy. Mais les païens nièrent avoir battu les chrétiens en haine de la religion et pour les forcer à travailler au *miao-tsé*, mais uniquement pour des motifs d'intérêt public, en dehors de la question religieuse.

M. Fenouil se décida en conséquence à agir auprès des autorités du Yun-nan-sen afin d'obtenir d'elles un édit qui rappêlât les articles des traités en faveur de la religion chrétienne. Pin-ngy-shien et les environs n'étaient pas d'ailleurs les seuls endroits où nos chrétiens avaient à souffrir. Il nous était venu de divers côtés un grand nombre de plaintes qui nous fesaient un devoir de réclamer cet édit du vice-roi.

Après trois ou quatre mois de démarches réitérées et instantes, les mandarins de Kiu-tsin finirent par nous délivrer cette pièce, qui défendait aux païens de vexer les chrétiens et d'exiger d'eux qu'ils coopérasent à des actes superstitieux. De plus, aucune contribution en argent, ou en nature ne pouvait leur être réclamée, soit pour l'édification des pagodes, soit pour l'entretien des bonzes et le culte des idoles.

Cette pièce, quoiqu'elle ne fût pas écrite, absolument parlant, dans le but de soutenir la religion, pouvait cependant nous être d'un grand secours pour la prédication de l'Évangile. Aussi le malin sous-préfet de Lan-lin, successeur du fameux Té-lao-yé, eut-il soin de ne nous en donner que quelques exemplaires. Nous eûmes beau insister, disant qu'il était nécessaire d'afficher cet édit dans toutes les localités les plus populeuses, afin que tout le monde en eut connaissance, il se contenta de nous payer de bonnes paroles et nous ne pûmes rien obtenir.

A vrai dire, cependant, cet édit nous fit du bien, nos chrétiens furent plus tranquilles et nous eûmes moins à souffrir que par le passé.

Si parfois les mandarins se voyaient dans l'obligation de faire droit à nos demandes, ils n'étaient pas pour cela

animés de meilleurs sentiments à notre égard. Tchang-Kouang-tchao et le fils du martyr, qui, on s'en souvient, avaient été emprisonnés pendant près de trois ans, eurent beau réclamer justice, on refusa de les entendre. Ce fut en vain qu'ils portèrent trois ou quatre accusations devant les tribunaux de Kiu-tsin et de la capitale ; toutes demeurèrent sans effet. M. Fenouil, ayant pris leur cause en mains, eut recours aux premières autorités de la province ; mais ses démarches furent également infructueuses. On répondait toujours que l'affaire de Tchang-Kouang-tsay avait été réglée et qu'il n'y avait plus à y revenir. C'était déplacer la question et nous payer d'une fin de non-recevoir.

Au mois de janvier 1877, M. Le Guilcher, supérieur de la partie ouest de la mission, passa à Kiu-tsin à son retour de Long-Ky et y demeura quelque temps. Il visita les différentes stations du district et reçut partout des chrétiens le meilleur accueil. Deux mois plus tard, j'arrivai moi-même à Tsao-Kia-yn où je restai plusieurs semaines, avant de me rendre à Yun-nan fou qui m'avait été assigné pour résidence. Je profitai de mon séjour dans mon ancien district pour faire avec mes confrères une petite visite aux braves *Lolos* du *Saut de la roche blanche*.

Ce fut une véritable fête de famille, tout le village vint à notre rencontre. On tua le porc traditionnel et la chèvre grasse, et tout le monde participa au festin.

Rien de plus patriarcal et de plus primitif que ces repas pris en commun. En voyant nos chers *Lolos*, assis sur l'herbe et piquant tour à tour avec leurs batonnets, dans le même plat, les morceaux de viande qui y nageaient dans une mer de bouillon, nous avions comme une réminiscence des temps antiques. Nous nous imaginions voir ces pasteurs de peuples, assis comme nous au milieu de leurs guerriers et présidant à ces festins dont parle Homère, où l'abondance des plats l'emportait de beaucoup sur la délicatesse des mets. Nos braves commensaux ne se sentaient pas de joie ; de mémoire d'homme, peut-être, on n'avait vu pareil festin à Pé-chy-ngay.

Cependant les auteurs bien connus des vols commis à

l'oratoire de Tsao-Kia-yn jouissaient d'une impunité scandaleuse. Malgré les ordres venus de Péking, nos mandarins faisaient la sourde oreille. Heureusement, nous étions munis d'une pièce officielle, revêtue du sceau impérial et de celui de la légation de France, que, par prévoyance, M. de Rochechouart nous avait fait délivrer, afin que les autorités locales ne pussent nier avoir reçu des instructions et se dispenser de les suivre. Dans cet écrit, il était enjoint aux mandarins de faire immédiatement une enquête sur toutes les affaires en litige et de les terminer le plus tôt possible.

Les notables de Tsao-Kia-yn, à qui nous avons donné lecture de cet écrit officiel, se figurèrent que c'était un simple épouvantail et qu'après les avoir laissés tranquilles pendant trois ans, on ne songerait plus à les poursuivre, personne n'ajouta foi à nos avertissements, plusieurs même en rirent de bon cœur.

Cependant il était de l'intérêt de la mission que cette affaire fut terminée et qu'on nous rendit justice; laisser les coupables impunis c'était les encourager à recommencer et en inviter d'autres à les imiter. Munis de notre écrit impérial, nous portâmes donc plainte de nouveau, au commencement du mois de mai. Aussitôt les notables de Tsao-Kia-yn qui n'avaient pas voulu livrer les coupables furent arrêtés, et sept d'entre eux furent écroués dans la prison de la sous-préfecture. C'en fut assez pour jeter l'alarme dans le village. Tous ceux qui avaient quelque motif de craindre prirent la fuite dans la montagne, ou vinrent nous supplier d'arrêter l'affaire, promettant de nous donner satisfaction.

Nous y consentîmes et les prisonniers furent élargis pour entrer en accommodement avec nous. Mais à peine se virent-ils en liberté qu'ils se figurèrent que tout était terminé et ne nous offrirent plus qu'une réparation dérisoire. Les satellites ne l'entendirent pas ainsi et les pressèrent vivement et à plusieurs reprises. Il leur fallut verser une somme assez ronde au *Yamen* et finalement nous faire les réparations exigées et reconnaître qu'ils avaient eu tort. C'était se tirer à bon marché d'une situation qui pouvait avoir pour eux de graves conséquences.

Mais à peine une affaire était-elle terminée qu'une autre s'élevait. Ça me permettra d'en rapporter encore une qui arriva juste au moment où nous réglions celles des vols de Tsao-Kia-yn ; cela donnera une idée complète des mœurs de cette Chine encore si peu connue et des vexations auxquelles les chrétiens y sont en butte.

De temps immémorial, le bourg de Tang-Kia-ten possédait un terrain communal assez vaste, au pied de la montagne du Tong-chan. Ce terrain servait de cimetière et chacun y avait la sépulture de sa famille. Or, un jour, le mandarin Shia, dont il a déjà été parlé, trouvant la position superbe, jugea à propos d'en ensevelir son vieux père mort depuis trois ans et qu'il gardait dans sa maison, suivant l'usage du pays. Il va donc trouver les notables d'un village voisin, nommé Ouang-kia-ssé, et leur fait part de son projet.

“ Si vous voulez, leur dit-il, m'obtenir ce terrain, je vous donne 30 *taïls* (environ 240 fr. de notre monnaie). Comme il est contigu au vôtre, rien ne vous est plus facile que de vous arranger avec Tang-Kia-ten. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous savez que je m'appelle Shia, allez de l'avant, je réponds de tout.”

Les habitants de Ouang-Kia-ssé, se voyant soutenus par un *grand homme*, payèrent d'audace et vendirent le terrain qui ne leur appartenait pas. Aussitôt, grande rumeur à Tang-Kia-ten et dans les environs. Shia Kouan-eul ne fit qu'en rire, et au jour fixé par le devin, il se rendit sur le terrain en question, avec un nombreux cortège, au bruit des pétards, et y enterra son mort. Les femmes de Tang-Kia-ten s'étaient réunies et avaient voulu s'opposer au passage du cortège en se couchant sur la route qu'il devait suivre. Mais Shia-ta-jen n'était pas homme à reculer pour cela. Aussi, craignant un conflit entre ses néophytes et les gens de Shia, M. Chareyre avait-il défendu aux premiers de se porter à aucun acte de violence. Le Père fut heureusement écouté, le cortège ne fut pas inquiété et le vieux Shia fut enterré sans difficulté et avec tous les honneurs accoutumés.

Par prudence, les gens de Ouang-Kia-ssé effacèrent les

noms qui étaient gravés sur les pierres tombales et s'emparèrent des titres écrits qui attestaient les droits de Tang-Kia-ten sur le terrain en litige. Les habitants de ce dernier village se plaignirent hautement des ces procédés et demandèrent à leurs voisins raison d'une telle conduite. Ceux-ci parurent d'abord disposés à entrer en arrangements ; mais *Shia-ta-jen* ne voulut rien entendre.

“ De quoi avez-vous peur ? disait-il aux gens de Ouang-kia-ssé. Ne suis-je pas là ? que sont les gens de Tang-Kia-ten pour oser me tenir tête ?... C'est sans doute l'européen Ngay (M. Chareyre) qui les pousse. Eh bien ! voyons ce qu'il est capable de faire... qu'ils y viennent à deux, à trois... je ne les crains pas... D'ailleurs, tous ces européens sont des hommes de prétoire, des vagabonds sans conscience, que je promets bien d'arranger comme il faut, s'ils se trouvent jamais sur ma route.”

Là dessus notre vaillant *Shia-ta-jen* lance une accusation au nom des habitants de Ouang-kia-ssé contre ceux de Tang-kia-ten.

Nous étions au courant de l'affaire et ne comptions pas avoir à intervenir, la religion n'étant pas en cause, quand l'occasion de nous en mêler se présenta d'elle-même. Sans nous être donné le mot, nous nous trouvâmes, un jour, réunis au nombre de quatre chez M. Chareyre à Tang-kia-ten. Or précisément ce jour-là, les satellites, envoyés par le mandarin pour saisir quelques chrétiens, arrivèrent dans le village. Ils ne s'attendaient pas à nous y trouver. Leur chef vint nous voir et eut un entretien avec M. Fenouil qui lui fit entendre que Tang-kia-ten, loin d'avoir tort dans cette affaire, avait été indignement lésé dans ses droits. Les satellites retournèrent raconter la chose à leur mandarin sans oser emmener les accusés.

Les gens de Ouang-kia-ssé, prévenus de ce qui se passait et de la tournure que prenait l'affaire, voulurent entrer en accommodement et promirent de payer tous les frais occasionnés jusqu'ici à condition que les choses en resteraient là. Les habitants de Tang-kia-ten ne crurent pas devoir s'en contenter et, comme ils l'avaient prévu, le mandarin

ayant été mis au courant de l'état exact des choses, fit emprisonner plusieurs notables de Ouang-kia-ssé.

Cela ne faisait pas le compte de l'illustre Shia; profondément humilié, il voulut prendre l'affaire en mains et se venger de nos néophytes et de nous. Il lança en conséquence plusieurs accusations contre le village de Tang-kia-ten. Mais ni le tribunal de Lan-lin, ni celui de Tchang-y-tcheou ne voulurent les recevoir; ils se déclarèrent incompetents.

Comment faire? la position devenait difficile. S'adresser à un tribunal supérieur, c'était inutile, dangereux peut-être et surtout très coûteux, même pour un *grand homme*. D'un autre côté, lui Shia, le globulé rouge, sera-t-il dans l'obligation de déterrer son vieux père et de le remporter chez lui au vu et au su de tout le monde? Quelle honte!

Dans cette extrémité, Shia a recours à nous et nous prie de nous entremettre pour arranger la chose et le tirer d'embarras. Mais il était trop tard, le tribunal de Tchang-y était saisi de l'affaire et elle devait suivre son cours.

En effet, quelque temps après, le mandarin de Tchang-y vint en personne faire une enquête sur le terrain en litige. Shia *kouan-eul*, à la tête des notabilités du pays, alla le recevoir. On servit au sous-préfet un dîner splendide et *inter pocula*, on lui glissa à l'oreille qu'il fera bien d'étouffer l'affaire et qu'on saura reconnaître sa bonne volonté. Le mandarin au cœur compatissant fut bientôt attendri; deux ou trois jours après, les prisonniers sortirent de prison.

Mais les habitants de Tang-kia-ten ne l'entendirent pas ainsi et firent si bien que le terrain leur fut rendu; le village de Ouang-kia-ssé paya une amende et fit toutes les réparations désirables. Toutefois, par une inconséquence inexplicable, on n'obligea pas le *grand homme* à porter ailleurs le corps de son vieux père. On a laissé ainsi ouverte une porte à de nouvelles chicanes et à de nouveaux procès, et Shia ne manquera pas d'en profiter à la première occasion.

CHAPITRE XXI

Troubles dans le pays. — Etablissement de la religion chrétienne et conversions à Ma-long-tchéou, Ué-tchéou, San-tcha, Tchang-y-tchéou et autres localités. — Progrès de la foi et espérances pour l'avenir.

Comme il a été dit plus haut, la foi avait fait des progrès assez rapides à Tang-kia-ten et dans les environs. Deux cathéchistes surveillaient et dirigeaient le mouvement. Mais l'éducation chrétienne des femmes étaient forcément bien négligée. C'est à peine si, de temps en temps, une des religieuses de Tsao-kia-yn ou de San-pé-hou, pouvait venir passer une dizaine de jours au milieu de ces néophytes, qui avaient cependant si besoin d'être soutenues, encouragées et instruites.

On résolut en conséquence de s'adresser encore une fois à Mgr de Philomélie qui, malgré la pénurie de maîtresses d'école, dont souffrait également le *bas Yun-nan*, eut la bonté d'envoyer deux vierges pour Tang-kia-ten. Cela portait à six le nombre des religieuses employées dans le district de Kiu-tsin. C'était bien peu pour tenir trois orphelinats et autant d'écoles de jeunes filles.

Nous pûmes cependant, mieux que par le passé, faire face à la situation et détacher une ou deux maîtresses d'école et les envoyer dans les nouvelles chrétientés que nous fondions, pour préparer les femmes à la réception du baptême.

Mais les rumeurs, les calomnies contre les européens, continuaient d'avoir cours dans le pays et nuisaient au progrès de la foi. Un événement purement local ne fit qu'accréditer ces bruits. Depuis longtemps, deux familles puissantes de la contrée, nommées Tchang et Ly, étaient en lutte ouverte, et les violences auxquelles elles se portaient l'une contre l'autre, avaient déjà fait plusieurs victimes. Les populations, effrayées par ces rivalités et les crimes qu'elles causaient, en accusaient les européens ; on racontait que les Anglais avaient pris les armes pour venger la mort de leur compatriote.

Cependant la vérité ne tarda pas à se faire jour. La famille Tchang, qui était plus riche et plus influente que sa rivale, enrôla plusieurs centaines de brigands, elle tomba sur la famille Ly qui, bien que préparée, ne put soutenir le choc et fut presque anéantie. Le chef de la famille vaincue avait

échappé au massacre ; mais, désormais hors d'état de tenir la campagne, il s'épêcha des courriers avertir les mandarins de la capitale de ce qui venait de se passer. Aussitôt six cents soldats, sous la conduite d'un officier supérieur, sont envoyés à Pan-kiao, le théâtre des hostilités.

Abusant de leur victoire, les troupes de la famille Tchang s'étaient portées aux derniers excès. Tout ce qui appartenait aux Ly avait été enlevé ou détruit, les maisons brûlées, beaucoup de gens avaient péri et ceux qui, de près ou de loin, leur avaient prêté main forte, étaient poursuivis et n'avaient dû leur salut qu'à la fuite.

Enfin les troupes chinoises arrivent ; les Tchang se sentant perdus, aveuglés d'ailleurs par le désir de la vengeance, réunissent tout leur monde et se battent avec acharnement, contre les soldats de l'empire. La lutte dura plusieurs jours ; plus de trois cents hommes furent tués de part et d'autre. A la fin, les Tchang, abandonnés par les gens qu'ils avaient soudoyés, succombèrent et tombèrent au pouvoir des mandarins. Plusieurs furent pris les armes à la main ; le mandarin militaire, qui commandait l'expédition, fit couper la tête à tous les prisonniers et ne réserva que le chef de la famille, auteur de toute cette affaire, pour le conduire à la capitale et lui faire subir les tourments réservés aux fauteurs de rébellion.

On sera peut-être étonné que pareils faits puissent se produire dans un empire où l'on s'est plu à considérer l'autorité comme toute puissante. Ces révoltes locales ne sont malheureusement pas rares dans nos contrées, et il ne se passe presque pas d'années qu'on n'en ait à enregistrer plusieurs. Tantôt ce sont des chefs de bandes, véritables brigands sans foi ni loi, qui pillent et détruisent parfois des villages entiers. Sous prétexte de service public, ils prennent à leur soldé autant de vagabonds qu'il leur plaît et s'en vont imposer partout leurs volontés. C'est surtout en temps de guerre, alors qu'il est fort dangereux de contrôler leurs actes, que ces petits tyrans se portent à tous les excès contre le pauvre peuple laissé sans défense. Tantôt ce sont des chefs de village, hommes résolus jusqu'à l'audace, qui prétendent être les maîtres chez eux et ne permettent pas aux mandarins de s'immiscer dans leurs affaires.

C'est ainsi que dans un grand village, au milieu des montagnes, tout près de Pié-té, le maire qui, plus d'une fois, avait eu maille à partir avec la justice, s'était tout simplement insurgé contre l'autorité. Pendant cinq ou six ans, il tint en échec le mandarin de Pin-ny. Bien souvent on chercha à s'emparer de lui par force ou par surprise, sans pouvoir jamais y réussir. Il avait fortifié son camp et pouvait défier une armée. Non seulement il bravait les autorités, mais il écrasait le peuple d'impôts, le traitait avec la dernière rigueur, et se riait des accusations portées contre lui. Son nom faisait trembler tout le pays. Enfin, un beau jour, il fut assassiné dans sa forteresse et toute sa famille fut exterminée. Les populations avaient trouvé l'occasion de se faire justice elles-mêmes et ne l'avaient pas manquée.

Plusieurs fois, dans mes voyages, j'ai été témoin de ces luttes fratricides et sanglantes. Après la pacification du Kouy-tchéou et du Yun-nan, plusieurs de ces chefs de pillards et d'assassins qui s'étaient plus battus pour leur propre compte que pour les intérêts de l'Empire, furent arrêtés et mis à mort. D'autres durent chercher le salut dans une fuite précipitée et abandonner tout le butin qu'ils avaient fait.

Aujourd'hui que le militarisme est moins à l'ordre du jour, les faits que je viens de raconter sont devenus un peu plus rares ; mais ils sont encore malheureusement trop fréquents.

Revenons à notre sujet. Pendant le carême de cette année 1877, un individu du nom de Tchang, globulé militaire, se présenta à M. Birbes. Il était de Ma-long-tchéou, et venait, disait-il, pour se faire chrétien. Puis, il ajouta qu'il s'était entendu avec plusieurs leturés et notables de cette ville afin de s'enquérir de la religion du *Maître du ciel*, et qu'ils étaient tous résolus à l'embrasser, si elle était réellement véritable.

C'était une bonne nouvelle et M. Birbes accueillit de son mieux celui qui en était le porteur. Cet homme, du reste, avait des manières distinguées, et il était instruit. Pendant les deux ou trois jours qu'il passa à San-pé-hou, il lut nos livres de doctrine et de controverse, puis il fit son adoration. A son tour chez lui, il paraissait satisfait et il promit de revenir bientôt.

A Pâques, en effet, il était de retour à San-pé-hou, mais cette fois, les nouvelles n'étaient plus aussi bonnes. Quelques lettrés de Ma-long ne voulaient pas de la religion, et en apprenant que Tchang-Kouang-eul l'avait embrassée et que plusieurs songeaient à l'imiter, ils ne cachèrent pas leur mécontentement et résolurent de le leur faire sentir.

Des placards anonymes furent affichés en divers quartiers de la ville contre notre sainte religion et ceux qui la prêchaient. Tchang ne fut pas épargné ; on lui prodiguait les plus grossières insultes. Mais celui-ci n'était pas homme à se laisser intimider si facilement ; décidé à tenir tête à l'orage, avec le concours de quelques bacheliers et de quelques petits mandarins ses amis, il se procura des échantillons de l'écriture de tous les lettrés de Ma-long et les confronta avec les placards diffamatoires.

Or, il se trouva que les auteurs de ces écrits étaient deux des plus influents parmi les lettrés de la ville, ceux-là même, qui, du temps de Tchen-lao-yé, avaient déjà affiché plusieurs libelles contre les chrétiens. Tchang-Kouan demanda aussitôt à ces deux personnages raison de leurs attaques injurieuses. Ceux-ci nièrent être les auteurs de ces placards et prétendirent qu'on avait imité leur écriture dans l'intention de leur nuire.

Cependant les rumeurs continuaient à circuler, on menaçait de tuer Tchang avec toute sa famille. Celui-ci répond qu'il est prêt et qu'il attend de pied ferme les assaillants. En même temps il prévient le mandarin de la ville et porte plainte contre les auteurs de ces bruits et de ces libelles. Le mandarin lui recommanda la prudence, l'assurant d'ailleurs qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux.

En effet, en apparence du moins, il n'arriva rien de bien fâcheux, car ces *vaillants* agresseurs eurent soin de se tenir hors de la portée de la rude main de Tchang. Mais, parmi ceux qui tout d'abord avaient eu l'intention d'embrasser notre sainte Religion, plusieurs n'osèrent donner suite à leur dessein et cédèrent à la peur. Lorsque M. le Provicairé, invité par Tchang-Kouan, se rendit à Ma-Long, il n'eut à enregistrer que dix-sept adorations dans cette ville, tandis qu' auparavant on assurait que la moitié des habitants étaient disposés à embrasser le christianisme.

Néanmoins, parmi ces adorations, il y en avait une qui donnait des espérances particulières, c'était celle d'un mandarin subalterne nommé Shû, très influent dans son pays, à 30 ly de Kiu-tsin. Cette localité, qui se trouve sur la grande route de Yun-nan au Kouy-tchéou, est très populeuse et très animée ; son nom est San-tcha. Tout porte à croire que si ce Shû-Kouan est vraiment de bonne foi, comme il le paraît, et qu'il s'est fait chrétien dans l'unique but de sauver son âme, notre sainte religion comptera bientôt de nombreux adeptes non seulement à San-tcha, mais encore dans les environs.

M. Fenouil était de retour de Ma-Long depuis quelques jours, quand il reçut la visite d'une dizaine d'individus de la ville de Ué-tchéou. *Ly-ta-choa-yé*, dont il a été parlé plus haut, était à leur tête et ils venaient se faire chrétiens. Au premier abord, M. le Provicair fut très surpris ; était-il vraiment possible que *Ly-ta-choa-yé* voulut embrasser le christianisme ? On pouvait bien en douter. Mais celui-ci paraissait parfaitement décidé, il fit son adoration avec tous ceux qui le suivaient et promit, si besoin était, de mettre son bras et son épée au service de la religion.

Bien que la démarche d'un homme de cette trempe, ne nous inspirât pas toute la confiance voulue, nous étions, cependant, très heureux de le voir dans ces dispositions. Son influence pouvait nous être utile ; sans parler de nos anciens catéchumènes qui avaient cédé à la peur et qui désormais auraient peut-être le courage de revenir à Dieu, plusieurs, sans doute, pensions-nous, suivraient son exemple et feraient la même démarche que lui.

On se souvient d'un mandarin dont j'ai longuement parlé, nommé Han-tchen, qui nous avait disputé le terrain de Pé-tyngay et que Tsen-ta jen avait fait décapiter. La haine dont il avait été l'objet et la victime, de son vivant, poursuivait encore sa famille après sa mort. Son fils unique *Han-ta-choa-yé* fut en butte à la malveillance des anciens ennemis de son père. Accusé plusieurs fois devant les tribunaux de Kiu-tsin et de Yun-nan-sen, il fut obligé de sacrifier des sommes énormes pour satisfaire aux exigences de ses accusateurs et à la cupidité des prétoriens peu disposés à lâcher une si bonne proie.

Han-ta-*chao-yé*, trompé par les amis de son père, exploité et poursuivi par ses ennemis, tracassé par la justice, ne savait où donner de la tête. A la capitale où il se trouvait à cause de ses procès, il vint trouver le missionnaire qui y résidait et promit de se faire chrétien. Celui-ci le soutint et l'encouragea, tout en lui faisant remarquer la vanité des choses d'ici-bas.

De retour dans ses foyers, Han-ta-*choa-yé* se mit en relation avec les missionnaires du district de Kiu-tsin et vint lui-même à Tsao-kia-yn faire son adoration avec plusieurs chefs de famille de son village. Dieu lui avait accordé une grâce singulière. La malignité et la fourberie du monde lui avaient ouvert les yeux et montré la véritable voie. Tant il est vrai que la divine Providence se sert bien souvent de l'épreuve pour attirer les âmes à elle, et leur faire part du céleste héritage qu'elles mépriseraient et négligeraient si tout leur souriait sur la terre.

Sur ces entrefaites, un cinquième missionnaire arriva à Kiu-tsin. C'était un jeune prêtre indigène envoyé par Monseigneur pour partager nos travaux. Il venait bien à propos, car jamais peut-être depuis l'établissement du christianisme dans ce district, le mouvement vers notre sainte religion n'avait été aussi accentué et aussi étendu. De toutes parts on accourait se ranger sous la bannière du *Seigneur du ciel*.

Du côté de San-pé-hou, Ma-long-tchéou et San-tcha venaient de s'ouvrir et se présentaient sous des auspices favorables. Tsao-kia-yn voyait les habitants d'Ué-tchéou et les environs ébranlés et disposés à se faire chrétiens. A Pé-chyngay, la mission des *Lolos* grandissait chaque jour.

Mais c'est surtout Tang-kia-ten qui, dans ce moment, nous donne le plus de consolations et d'espérances. Tchang-y-tchéou, de son côté, a enfin ouvert ses portes à l'Évangile. Il y a quelques mois, deux ou trois notables de cette ville se présentent un jour chez le Père qui réside à Tang-kia et lui demandent à suivre notre *précieuse doctrine*. Leur prière fut, comme bien on le pense, accueillie favorablement. Après avoir été, dans une première conférence, instruits des principales vérités de la morale chrétienne, ils se montrèrent satisfaits.

Dès le lendemain ils adorèrent et s'en retournèrent à Tchang-y en promettant de faire tout leur possible pour amener leurs concitoyens à la connaissance et à la pratique de la religion. Depuis, en effet, le mouvement s'accroît dans les environs. Nombre de gens viennent s'informer de la doctrine. Ce n'est plus seulement le menu peuple qui s'adresse à nous ; des globulés militaires, des lettrés, arrivent à leur tour. Nous comptons déjà au nombre de nos catéchumènes une quinzaine de ces personnages.

Or si, comme on peut le conjecturer avec quelque assurance, le peuple suit le mouvement et imite les notables, nul doute que la station de Tang-kia-ten ne devienne une des plus importantes du district de Kiu-tsin et qu'une abondante moisson ne s'y prépare pour un prochain avenir.

Prions le divin Rédempteur de répandre sur nous ses miséricordes les plus abondantes, de nous accorder la grâce de ne pas faillir à la tâche qui nous incombe et de ne pas laisser périr par notre faute un si grand nombre d'âmes, qui nous demandent le pain de la divine parole et le bienfait du salut éternel. Daigne le Seigneur multiplier le nombre des ouvriers chargés de recueillir cette riche moisson et donner à ces peuples qu'il a rachetés au prix de son sang, des apôtres selon son cœur ! *Messis quidem multa, operarii autem pauci, rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam !*

EPILOGUE

*Messis quidem multa, operarii autem pauci.—
De morte persecutorum.*

Mon récit est fini. Il ne me reste plus qu'à jeter un coup d'œil sommaire sur les événements racontés dans ce journal et qui embrassent une période de seize années, à partir de l'établissement de la foi dans le district de Kiu-tsin.

Dans le courant de l'année 1865, un homme du pays de Kiu-tsin revenait d'un long voyage dans des provinces éloignées et regagnait le pays de sa naissance. Dans le cours de ses longues pérégrinations, il n'avait pu réussir à rencontrer la fortune, mais Dieu lui avait fait une grâce incomparablement plus précieuse, il avait trouvé la route du ciel.

Cet homme, désormais chrétien, aurait voulu faire part à ses compatriotes du trésor qu'il avait acquis, mais il n'avait aucune aptitude pour la prédication. Il se contenta de prier et Dieu entendit sa voix. A quelques temps de là, un lettré se convertissait à la capitale; peu après avoir reçu l'eau sainte du baptême, il s'en revint lui aussi dans ses foyers. Un lien sacré unit désormais ces deux nouveaux disciples de Jésus-Christ. Ardents comme les apôtres au sortir du séminaire, ils n'aspiraient qu'à répandre la bonne nouvelle de l'Évangile et se mirent à prêcher.

La grâce a préparé des cœurs dociles et la parole des prédicateurs improvisés porte des fruits merveilleux. Sur ces entrefaites, un missionnaire arrive et la foi prend de nouveaux accroissements. Mais l'homme mauvais veille et va semant l'ivraie à travers le bon grain. La persécution éclate, le sang coule, mais ce sang une fois de plus deviendra une semence de chrétiens.

Bientôt, en effet, un missionnaire ne suffit plus, un second ouvrier vient joindre ses efforts aux siens. Le mouvement continue et s'étend. Dix fois, vingt fois des rumeurs menaçantes se répandent contre les adorateurs du vrai Dieu. On va mettre à mort tous les chrétiens. La vérité ne cesse pas pour cela sa marche progressive et éclaire de nouveaux horizons.

Ce n'est plus seulement la plaine qui reçoit la lumière de l'Évangile; la montagne participe aussi à la grâce divine. De toutes parts on vient à nous... un petit oratoire ne suffit plus comme autrefois, quatre ou cinq chapelles s'élèvent à peu de distance les unes des autres.

Puis le cercle s'agrandit encore, cinq missionnaires travaillent dans cette partie du champ du père de famille. Ils suffisent à peine à la tâche; les aborigènes réclament aussi leur part du bienfait de la rédemption; l'Évangile leur est prêché et ils embrassent avec joie notre sainte religion. Ici c'est un village presque tout entier qui se déclare chrétien, là 40 chefs de famille adorent en même temps; plus loin 200 familles renoncent à l'idolâtrie dans le cours d'une semaine.

Tous demandent à s'instruire. Mais, pour répondre con-

venablement à leurs désirs et suffire à leurs besoins, il faudrait huit à dix missionnaires et une vingtaine de catéchistes. Où trouver un pareil personnel?

La chrétienté dans le district de Kiu-tsin compte aujourd'hui environ 5,000 personnes. Toutes ne sont pas encore baptisées malheureusement, mais un bon nombre cependant ont déjà reçu cette grâce et beaucoup d'autres y sont préparées chaque jour.

Tel est le résultat obtenu dans le cours de ces douze années, et cela malgré l'opposition constante des mandarins et des lettrés, malgré la persécution et les obstacles de toutes sortes, ainsi qu'on l'a vu dans la suite de ce récit.

Aujourd'hui le même mouvement continue, aussi consolant qu'aux plus beaux jours. Espérons que la miséricorde divine ne s'arrêtera pas là et qu'elle produira encore des merveilles de grâces dans cette contrée, d'ailleurs si bien disposée à suivre l'impulsion de Celui qui est *la voie, la vérité et la vie*.

Quelques-uns de mes lecteurs seront peut-être contents de savoir ce que sont devenus les hommes avec lesquels nous sommes trouvés en lutte pendant ces quelques années et qui ont mis le plus d'entraves au progrès de l'Évangile dans cette partie du Yun-nan.

En effet, on s'en souvient, la peine le christianisme eut-il fait son apparition dans le district de Kiu-tsin qu'il y rencontra de nombreux ennemis, surtout parmi les mandarins.

Celui qui tout d'abord nous fit sentir les effets de sa haine, fut Tang-kouan, sous-préfet de Lan-lin. Prévenu des manœuvres de plusieurs notables contre les chrétiens, non seulement il ne les arrêta pas, mais il leur prodigua sous main les encouragements. Après la mort de Tchang-kouang-tsay, il prit les meurtriers sous sa protection. Puis il n'écouta les plaintes de la mère du martyr que pour rendre un jugement aussi inique que ridicule. Et, comme une victime ne lui suffisait pas, il eut encore la cruauté de condamner sans raison à trente mois de prison deux des proches parents du confesseur de la foi.

Immédiatement après tous ces exploits, il reçut de l'avancement et s'applaudit d'avoir humilié le nom du Christ.

Mais son triomphe ne fut pas de longue durée. Peu de temps après, il fut cassé de son grade.

Vers le même temps, deux ou trois assassins de Tchang-kouang-tsay moururent successivement et d'une façon tragique. Chacun y vit une punition du ciel.

A Tang-kouan succéda Te-tao-yé. C'était un homme de grand avenir et, bien que jeune encore, il avait déjà reçu tous les grades académiques. Tout lui faisait donc espérer une brillante carrière. Mais, continuateur des idées et de la politique de Tang, il s'opposa, comme son prédécesseur, de toutes ses forces, au développement du christianisme. Avions-nous à recourir à sa justice, il refusait de nous entendre et souvent on le vit s'emporter contre la religion et contre les chrétiens et se répandre en injures contre nous. Le châtement ne tarda pas. Un jour, dans un accès d'humeur, il offensa un mandarin supérieur et s'attira son animadversion. C'était plus qu'il ne fallait pour causer sa perte. Peu après, il perdit sa charge et fut envoyé au Pé-tché-ly son pays natal. Son avenir était brisé, il était rentré dans le commun des mortels.

En même temps que Té-lao-yé, arrivait à Kiu-tsin un mandarin nommé Kia. Il avait le titre de préfet et venait également de Péking. Ses débuts furent favorables à la religion. Deux ou trois fois, il montra de la bienveillance envers nos chrétiens et publia même un édit en leur faveur. Peu après il eut de l'avancement. Mais sa nouvelle charge le mettait en relation directe avec Tsen-fou-thay, il ne pouvait que perdre au contact.

Nous nous aperçûmes bientôt, en effet, d'un changement complet dans sa conduite. Il fallait plaire au maître tout puissant qui régnait au Yun-nan. Kia-tong-tao fit donc volte face. A Kiu-tsin il convoque les lettrés et leur fait entendre que désormais il ne faut plus de nouveaux chrétiens. A Ma-long, il fait appeler le chef des bacheliers, et lui enjoint de veiller à ce que, dans son district, personne n'embrasse la religion des Européens, qu'autrement il sera responsable. Enfin Kia fit dès lors du zèle et s'efforça par tous les moyens possibles de gagner les bonnes grâces de son illustre maître.

Tout alla bien tant que Tsen-fou-thay fut puissant. Mais

quand celui-ci, compromis dans l'affaire Margary, fut obligé de regagner ses foyers, la fortune de Kia-long-tao commença à chanceler. Cependant, il se rendit à Yun-nan-fou pour faire sa cour au nouveau vice-roi. Mais on ne sait par quelle maladresse inconcevable chez un homme de son rang, il manqua au cérémonial usité dans les visites. Le vice-roi en colère le fit mettre à la porte de son palais. Le pauvre Kia, voyant sa carrière brisée, en conçut un chagrin qui ne tarda pas à causer sa mort. Il regagnait tristement ses pénates quand il rendit le dernier soupir dans sa chaise à porteurs, non loin de Pin-ngy-shien. Il n'avait pas même eu le temps de sortir du Yun-nan.

Le sous-préfet de cette dernière ville (Pin-ngy-shien) s'était aussi donné le plaisir de persécuter les chrétiens. Il avait même, par un édit spécial, interdit l'exercice de la religion dans le pays de sa juridiction. C'était un brillant début pour un *syien-kouan* (sous préfet); évidemment il devait avoir de l'avancement. Ce fut le contraire qui arriva. Un jour, il eut le tort de ne pas plaire à son supérieur. Il essuya d'abord de sanglants reproches et dut payer 600 *taëls* (4.800 fr.) d'amende. Il accepta cette première humiliation, mais sans réussir à désarmer son chef. Celui-ci ne tarda pas à le dégrader et à le renvoyer dans sa famille soigner ses vieux parents.

Ainsi, on le voit, pas plus maintenant qu'autrefois, pas plus en Chine qu'ailleurs, la persécution ne porte bonheur à ceux qui en deviennent les fauteurs. La justice de Dieu est de tous les temps et de tous les lieux pour la confusion des impies et le triomphe de la vérité !

LETTRE DU REVD. PERE DESCHENAIS

AU

REVD. PÈRE A. BOUCHARD.

LE CAIRE, 12 décembre 1883.

Mon Révérend Père,

Les tristes événements qui se succèdent au Soudan, vous sont en partie connus. Chaque jour la situation devient plus grave. On avait, comme vous le savez peut-être, organisé à Khartoum une armée égyptienne sous le commandement du général anglais Hicks. Les plus belles espérances accompagnaient le départ de cette armée destinée à réprimer l'insurrection du Mahdi. Mais, depuis plus d'un mois, aucune nouvelle directe n'est parvenue au gouvernement, et les bruits les plus sinistres ne cessent de circuler au sujet de ces troupes. Il paraît désormais hors de doute, que le général Hicks et tous ses soldats ont disparu, surpris peut-être et massacrés par les bandes plus nombreuses qui suivent le Mahdi. La population musulmane du Soudan, surexcitée par le succès du faux prophète, se soulève partout. La route de Souakim à Berber est occupée par les rebelles qui y ont exterminé, il y a quelques jours, l'élite des troupes égyptiennes. Le Sennaar et, paraît-il, certains points du territoire en deçà du confluent des deux Nils, sont au pouvoir du Mahdi. Non seulement il n'y a plus rien à tenter pour la délivrance de nos prisonniers du Kordofan, mais notre dernière station de Khartoum elle-même est compromise dans son existence. Il est, en effet, impossible de se faire illusion ; et l'on s'attend d'un jour à l'autre à recevoir la nouvelle que Khartoum appartient aux insurgés.

Dans ces circonstances douloureuses, Mgr Sogaro a dû pourvoir à la sécurité de nos chrétiens de Khartoum. Après avoir consulté les consuls de France et d'Autriche, il a pris des mesures énergiques pour la retraite de nos missionnaires. Avec l'appui du gouvernement, il a fait mettre à leur disposition des barques et des chameaux, et leur a télégraphié de prendre la voie du Nil et de Korosko, la route de Souakim étant fermée. Malheureusement, trompés par les bruits habilement semés dans le Soudan, nos confrères ont cru à l'absence de grand péril ; et leur départ, malgré les dépêches pressantes et réitérées de Mgr Sogaro, s'est trouvé retardé de quinze jours.

Ils sont partis seulement hier, comme nous l'a annoncé un télégramme reçu le soir. Au lieu du bateau à vapeur que Mgr Sogaro avait obtenu, il y a deux semaines, ils n'ont plus, à l'heure actuelle, que des barques pour descendre le fleuve jusqu'à Berber. Les rives du Nil, au moins à gauche, ne sont pas sûres ; et nos chers voyageurs ne seront peut-être pas hors de danger avant une vingtaine de jours.

Tout le personnel de la mission accompagne naturellement les RR. PP. Henriot et Vincentini. C'est une caravane d'une centaine de personnes.

Nous possédons, vous le savez, une maison, près de la première cataracte, dans la Haute-Egypte. C'est là que Mgr Sogaro a décidé d'installer la mission exilée de Khartoum. Il est inutile de vous décrire les difficultés effrayantes de la situation actuelle. Vous connaissez l'Afrique Centrale et la mission ; et mieux que tout autre, vous pouvez juger la gravité de la crise que nous traversons.

Mais, quelle que soit l'épreuve, Mgr Sogaro ne perd ni le courage ni la confiance. Plus l'œuvre de Dieu rencontre d'obstacles devant elle, plus il faut que les ouvriers apostoliques lèvent haut et tiennent fermement la croix qu'ils ont mission de planter au cœur de l'Afrique. Mgr Sogaro est donc fortement résolu de ne pas reculer devant tant de difficultés croissantes et de maintenir, malgré tout, la mission de l'Afrique Centrale.

Et c'est pourquoi, en vous remerciant de la propagande si zélée et si fructueuse que vous avez inaugurée au Canada,

Mgr Sogaro vous prie de vouloir bien continuer cette œuvre si excellente. Plus nos charges augmentent, plus les secours extraordinaires deviennent urgents. Votre dévouement à la mission de l'Afrique Centrale et l'activité de votre zèle sont une grande consolation pour le cœur de Monseigneur ; et il espère que nos malheurs, loin de diminuer le succès de vos efforts, seront au contraire le plus puissant argument pour émouvoir la charité des chrétiens du Canada ; toute la reconnaissance et les prières des missionnaires vous accompagnent dans votre labeur si apostolique.

Espérons et gardons notre confiance dans le Seigneur. Les souffrances sont grandes, mais notre vocation est plus grande encore ; et nous tiendrons jusqu'au bout notre bannière sacrée, en restant fidèles au cri traditionnel : " La Nigritie ou la mort ! "

Veillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Votre humble serviteur en N. S.

RENÉ LEMONANT DESCHENAIS,
Miss. Apost. de l'Afrique Centrale.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA CORÉE (1)

(Annales de Lyon.)

Nous devons à une bienveillante communication la suite du journal de M. Robert, missionnaire en Corée. Les lecteurs des *Annales* remarqueront la date de ce récit : expédié par son auteur, en septembre 1880, ce n'est qu'au mois de mai de cette année qu'il est parvenu à ses destinataires.

Il serait trop long de raconter les mille péripéties qui ont occasionné ce retard. Nous empruntons cependant à une lettre du même missionnaire les détails d'une aventure dont son journal fut victime.

"Mes lettres du mois de septembre dernier, écrivait M. Robert à la fin de 1880, après être tombées entre les mains des douaniers coréens, me sont revenues de sorte qu'elles n'ont pu parvenir à cette époque. La barque que j'avais envoyée, après être restée dix jours au lieu du rendez-vous, a été obligée de se diriger vers un autre endroit, uniquement par prudence et pour ne pas éveiller les soupçons des habitants de l'île. En route, elle a été surprise par un violent ouragan, ce qui l'a forcée à s'abriter derrière l'île de K., où, au printemps dernier, mes trois élèves étaient descendus à terre pour aller manger à l'auberge. Comme cette fois encore ils étaient du voyage, les habitants de l'île les ayant reconnus vinrent droit à la barque, demandant quels étaient ces enfants qui étaient déjà venus dans ces parages à la quatrième lune précédente. Sur la réponse ambiguë des barquiers, on fouilla ma barque, et bientôt nos lettres furent découvertes. Plus de doute, c'était de la contrebande.

"Trois des barquiers cependant parvinrent à s'échapper, mais le quatrième fut saisi avec les élèves. Il va sans dire que tout ce que la barque renfermait de provisions fut pillé. Enfin, comme le jour suivant on parlait de porter nos lettres au mandarin, le barquier, qui avait été garrotté avec les élèves, fit appeler le chef de l'île, prétextant qu'il avait quelque chose à lui communiquer. Celui-ci étant arrivé, il lui dit :

"Il est bien certain que si tu portes les lettres européennes au mandarin, nous serons mis à mort, ce que nous ne craignons pas. Mais crois-tu que toi et les habitants de l'île, vous en serez quittes pour nous avoir arrêtés ? Je vous dénoncerai à mon tour, vous serez pris comme nous et condamnés au dernier supplice pour avoir favorisé l'entrée des Européens en Corée...."

"Sur ce, le chef de l'île prit peur, il fit délier tout le monde, rendit les lettres et renvoya le barquier avec mes élèves...."

Bien qu'écrit à une époque reculée, le journal de M. Robert, eu égard aux difficultés et aux périls de son voyage, n'aura rien perdu de son

(1) Voir No. 11 Annales de la Propagation de la Foi pour la P. Q.

intérêt. Il donne, d'ailleurs, une idée bien complète et bien touchante des travaux, des souffrances et des dangers qui sont encore aujourd'hui le pain quotidien des missionnaires en Corée. En retour du plaisir que leur causera la lecture de ce journal, nous demandons aux bienfaiteurs de la Propagation de la Foi d'accorder dans leurs prières un petit souvenir et à celui qui l'a écrit et à sa bien-aimée mission.

*Journal de M. Robert, missionnaire apostolique de Corée,
à sa famille.*

“ Corée 15 Septembre 1880.

“ Bien chers Parents,

“ Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, j'ai passé l'été caché dans les montagnes à pic du nord de la Corée ; mais, la persécution semblant terminée ou du moins assoupie, et les chrétiens, revenus de leur frayeur, demandant à recevoir les sacrements, je partis, au mois d'octobre, pour la chrétienté de K..... Il était temps, car les païens des environs, tous pauvres et soupçonneux, nous avaient épiés ; deux fois même, les satellites, déguisés en mendiants, avaient cherché à nous espionner. Enfin, le bruit courait partout que nous étions des voleurs, et il avait pris une telle consistance qu'on en était venu à garder les chemins.

“ Je dus donc fuir pendant la nuit, accompagné de mon domestique et du catéchiste du village où je me rendais. Les élèves nous suivaient avec leur maître de chinois. Le voyage fut des plus heureux et le soir, après cent *ly* ⁽¹⁾ de marche, nous arrivions sains et saufs. Il y avait à peine quinze jours que ce village avait été visité par dix-huit voleurs, déguisés en satellites, mais, par une protection de la Providence, ils s'étaient retirés sans causer aucun dégât.

“ Les chrétiens m'édifièrent beaucoup par leur piété et leur ferveur ; deux d'entre eux qui avaient été un sujet de scandale pour leurs frères dans la foi, furent punis, et l'administration achevée, je me disposai à partir pour la chrétienté voisine, éloignée, elle aussi, de cent *ly*.

“ Le 19 donc, au premier chant du coq, je célébrais la sainte messe, mais au moment où je distribuais la commu-

(1) Il faut dix *ly* pour faire une lieue.

nion aux fidèles, le feu prit à la maison voisine du *Kong so* (lieu de réunion des chrétiens). Les flammes s'élevaient au-dessus de notre toit, qui était de paille, et menaçaient de m'envelopper avec tous mes chrétiens. Pour eux, saisis de stupeur, ils ne songeaient même pas à éteindre l'incendie. Je fus obligé de leur ordonner de se mettre à l'œuvre.

“ J'achevai la sainte messe, après quoi, je me rendis sur les lieux, afin d'aider à combattre l'incendie ; mais comme je voulais entrer dans la maison pour voir où il y avait le plus de danger, au moment où je passais la tête par une petite porte, je reçus un seau d'eau en pleine figure.

Le pauvre homme, coupable de ce méfait, se mit à pleurer. Je le rassurai de mon mieux.

“ — Ce n'est rien, lui dis-je, continue à travailler et ne t'inquiète pas du reste.”

“ On parvint bientôt à se rendre maître du feu et les dégâts ne furent pas très considérables, les maisons de nos chrétiens ne se composant que de quatre murs et d'une natte, qui sert à la fois de chaise et de lit. Après cette panique, je mangeai un peu de riz et je partis, le bâton à la main protégé par un énorme chapeau qui me déroba à la vue des curieux.

“ Pendant mon séjour à K....., le provicaire de la mission m'avait écrit d'aller m'établir à deux cents *ly* de la capitale, au district de S.....; déjà j'y avais envoyé mon maître de maison avec mon domestique, me préparer une retraite ; c'était là que je devais tenir le collège. En temps de persécution, on est pourchassé partout, soit par les satellites, soit par les païens, il est donc difficile d'avoir un collège fixe ; car, outre l'entretien de l'établissement, si petit qu'il soit, il faut nourrir et habiller dix à douze personnes, et aux yeux des païens on passerait alors infailliblement pour riches ou pour voleurs.

“ Bref, comme les chemins étaient très mauvais, je dus me reposer bien des fois à l'ombre ; heureusement, le bois n'est pas rare en Corée, et surtout dans le nord, où les forêts n'ont pas été coupées peut être depuis le déluge. Sur le soir, j'avais faim, j'étais fatigué ; mais impossible de m'arrêter et de manger. Nous avons quitté les hautes montagnes,

et le lieu où nous nous trouvions était parsemé de maisons, de villages, qui se touchaient pour ainsi dire les uns les autres. J'offris au bon Dieu ma fatigue, je me mis à faire ma prière du soir et à dire mon chapelet. Enfin, un peu avant minuit, j'arrivai à une petite localité chrétienne. Je pouvais donc me reposer un peu et parler à mon aise. Le riz était prêt. On avait même acheté de la viande, c'était un vrai jour de fête ! Après avoir mangé, je me couchai et de dormis profondément.

“ Le lendemain, avant le jour, je célébrai la sainte Messe, puis je reçus les chrétiens. J'eus le bonheur de rencontrer plusieurs de mes anciens paroissiens qui avaient pris la fuite pendant la persécution.

“ Les néophytes des environs, avertis de mon arrivée, étaient si heureux de revoir leur missionnaire qu'ils oublièrent les règles de la prudence ; ils vinrent douze, treize à la fois, hommes, femmes et enfants. Les païens, au milieu desquels ils avaient défilé, ne surent que penser en voyant ces gens se rendre à un petit village composé de quatre maisons. Aussi le bruit se répandit bientôt que plusieurs bandes de voleurs étaient réunies dans les environs.

“ L'affaire devenait grave. Je pouvais être arrêté du jour au lendemain. Je convoquai de suite mon servent, le catéchiste du lieu et d'autres chrétiens, pour leur demander conseil, tous me répondirent que je devais fuir au plus tôt :

“ Demain, disaient-ils, nous allons être envahis par les païens, et si le Père est encore ici, comment nous tirerons-nous d'affaire ? ”

“ Le soir même, j'administrai le baptême à huit adultes. J'entendis pendant la nuit les confessions, puis je dis la sainte Messe et donnai la confirmation ; lorsque j'achevais, il était jour. J'étais assez fatigué, j'avais sommeil, mais il n'y avait pas à hésiter, je devais partir pour une autre petite station, distante de quatre-vingt-dix ly. La veille, je n'avais pu prendre mon repas du soir, mais, après une telle nuit, il m'était impossible de manger ; j'avais plus besoin de repos que de nourriture.

“ Après cinq heures de marche, je pus boire un verre de vin et manger un peu ; j'en avais grand besoin. Je faisais

pitié, me disaient ceux qui m'accompagnaient ; je ressemblais à un homme ivre, et les passants s'arrêtaient, en me voyant, ce qui jetait mes compagnons dans une peur effroyable.

“ A midi, nous fîmes halte sur le bord d'une rizière pour manger le riz. L'appétit était un peu revenu, ce qui me permit de continuer ma route ; nous nous perdîmes une fois au milieu des rizières ; nous allâmes au village voisin demander le chemin, puis nous nous dirigeâmes du côté des hautes montagnes de Pyeng Kong. Arrivés sur le bord d'un fleuve assez considérable, nous nous reposâmes quelques instants. J'avais à peine achevé un petit repas, que nous aperçûmes, à quelque distance, une quinzaine de satellites. Jugez si nous retrouvâmes nos jambes d'autrefois. Pour moi, je marchais si vite qu'on avait peine à me suivre.

“ — Faut-il courir ? dis-je. ”

“ — Non, Père, ne courez pas, ou nous sommes tous perdus. ”

“ Nous allâmes ainsi l'espace de quatorze ly, par des chemins détournés, afin d'éviter la grande route. J'étais tout en sueur, mais nous étions hors de danger. Bref, nous arrivions la nuit à un petit village chrétien ; j'y mangeai avec appétit, et j'y dormis si bien qu'on fut obligé de m'éveiller le lendemain, après le lever du soleil. Comme ce village ne se composait que de deux maisons, je donnai les sacrements le même jour et je partis le lendemain pour une grande chrétienté située à cinquante ly de là. Le voyage fut heureux, j'avais repris un peu de force.

“ A mon arrivée au *Kong So*, je reçus une lettre de mon confrère, le Père Doucet, qui me disait de quitter toute administration et de me rendre à S..., où il se dirigeait lui-même, afin de recevoir mutuellement le sacrement de pénitence. Je m'empressai donc de faire l'administration de cette dernière chrétienté et je me mis en route pour ma résidence.

“ C'était le 25 octobre, au point du jour. Les chrétiens étaient en pleurs, et moi-même j'étais peiné de les quitter ; car c'étaient mes enfants, et quel est le père qui ne se sentirait ému en laissant ce qu'il a de plus cher au monde ?

Jusqu'à midi, je marchai assez bien ; mais arrivé dans la plaine, plus de maisons, aucun être vivant, à l'exception des corbeaux et des aigles ; je dus me reposer bien des fois en plein soleil. Sur la route, nous fîmes la rencontre de six satellites qui m'examinèrent des pieds à la tête ; ils parurent satisfaits et passèrent leur chemin.

“ Après 110 ly d'une marche assez pénible, nous parvîmes à une petite chaumière achetée par des chrétiens ; j'y pris mon repas du soir, je donnai les sacrements pendant la nuit et à la pointe du jour nous étions de nouveau en route. Cette seconde journée fut encore plus rude que la première : il faisait chaud, mes forces étaient épuisées, et nos petites provisions à sec, de sorte que nous dûmes les remplacer par de l'eau. C'était peu substantiel, mais je pensai à Jésus, notre divin Sauveur. Quand, au milieu des souffrances les plus horribles, il s'écriait : J'ai soif, il n'avait pas, comme moi, de l'eau fraîche à satiété.

“ Enfin, après bien des fatigues, le 27 octobre, j'avais le double bonheur et de m'installer au collège de Corée et de revoir mon confrère. Nous passâmes cinq jours ensemble, pendant lesquels nous nous racontâmes nos misères et nos difficultés.

“ Cependant, nous dûmes nous séparer de nouveau ; nous le fîmes avec tout le courage possible, et, les adieux terminés, je me trouvai de nouveau seul avec mes trois élèves, qui étaient arrivés la veille.

“ Je leur fis la classe chaque jour. Pendant ce temps, les chrétiens des environs venaient recevoir les sacrements. Le bon Dieu semblait répandre ses bénédictions sur cette partie de la Corée et le nombre des catéchumènes augmentait de jour en jour.

* * *

“ Après deux mois de séjour au collège, je dus une fois encore abandonner mes élèves pour aller administrer les chrétiens à l'ouest de mon district.

“ Je partis le lendemain de la fête de Noël. Le thermomètre était descendu jusqu'à 22 degrés au-dessous de zéro. Le froid était tellement intense que nos barbes s'étaient

transformées en glaçons formidables. Après avoir fait cinquante *ly* de marche, nos jambes engourdis nous refusaient tout service ; nous fûmes donc obligés de nous arrêter à l'auberge, où nous passâmes heureusement le reste de la journée et la nuit suivante.

“ Le lendemain, la température s'était un peu relevée, de sorte que nous pûmes faire nos cent *ly* (dix lieues). Sur le soir, nous arrivâmes à la petite chrétienté de H..., où les néophytes, potiers de profession, nous reçurent avec des transports de joie. Pendant trois jours, je fis l'examen et donnai les sacrements. J'envoyai en même temps le catéchiste Kim à cinq cents *ly* de là pour exhorter les tièdes et les engager à rentrer dans le bercail de la sainte Eglise, car, depuis la persécution, ils avaient abandonné tout exercice de piété. Son voyage ne fut pas inutile ; j'appris plus tard que soixante-quinze néophytes désiraient recevoir les sacrements.

“ Le 2 janvier, je partis pour K... La température était toujours froide (17°, 18°, 19° au-dessous de zéro). Cette fois, je voyageais en chaise ; comme le bruit avait couru que les missionnaires se cachaient et parcouraient le pays revêtus de l'habit de deuil, je dus le mettre de côté et prendre le costume des nobles, avec le chapeau aux ailes larges, dont le fond est si petit qu'il couvre à peine le sommet de la tête. Mes porteurs, au nombre de quatre, se remplaçaient à tour de rôle. Comme ils n'étaient pas habitués à faire ce métier, ils me laissèrent tomber cinq ou six fois, mais, grâce à Dieu, j'en fus quitte pour la peur.

“ Sur le soir du 4 janvier, au milieu de la ville d'Anack, mes porteurs se reposèrent devant une auberge pour boire du vin de riz. Une satellite qui avait considéré notre marche, les y suivit et demanda à parler au noble qui se trouvait dans la chaise. Mon domestique, qui a la parole assez facile, lui répondit :

“ — As-tu quelque chose d'important à lui communiquer ?
“ s'il en est ainsi, viens avec moi, je te le ferai voir.”

“ — Non, répliqua-t-il, mais j'ai fait le métier de porteur et j'ai accompagné plusieurs nobles, je voudrais savoir si celui-ci ne serait point l'un de mes anciens maîtres.”

“— Si c'est cela, lui dit mon domestique, tu peux partir, tu ne le verras pas pour une pareille bagatelle.”

“ Le satellite déconcerté, se fâcha, demanda mon nom, le lieu que j'habitais, d'où je venais et où j'allais.

“ Mon domestique répondit que mon nom était Kim, que je demeurais à Séoul et que je me rendais à Hpyeng Yang.”

“— A Séoul, où habite-t-il ?”

“— Tel quartier, telle rue.”

“— C'est faux ! il n'y a pas de noble appelé Kim.”

“ Mon domestique, sans s'émouvoir, reprit d'une voix forte ;

“— Comment ? un homme de province voudrait ici me faire la leçon à moi, qui habite la capitale depuis douze ans ; un homme qui n'est jamais allé à Séoul voudrait soutenir que dans tel quartier, dans telle rue, il n'y a pas la maison du noble Kim. Ah ! c'est plus fort que moi !”

“ Et s'adressant aux porteurs :

“— Empoignez-moi cet individu qui nous cherche ici querelle et donnez-lui la bastonnade.”

“ Là-dessus, le satellite crut que le mieux pour lui était de partir et de nous laisser en paix.

“ Après avoir traversé la ville, je descendis de chaise et je marchai à pied. Il nous restait cinquante ly à faire, et déjà il était nuit. Depuis le matin, nous n'avions rien pris qu'un peu de vin de riz. N'importe, nous étions attendus et nous devions marcher. Il faisait un clair de lune splendide, et la température avait baissé d'au moins 7 ou 8 degrés.

“ Après avoir quitté le grand chemin pour entrer dans les montagnes, mes guides perdirent le petit sentier qui devait nous conduire jusqu'au village chrétien. Nous errâmes pendant plus d'une demi-heure, ayant de la neige jusqu'au ventre. Passant près d'un village païen, on nous prit pour des voleurs.

“ Qui êtes-vous ? où allez-vous ?” A la réponse que leur fit mon domestique, ils parurent satisfaits et ajoutèrent :

“— Comment avez-vous gravi cette haute montagne, sans chemin, dans la neige et exposés à être dévorés par les tigres ?”

“— Soyez tranquilles, répliqua mon domestique, les-

“ tiges ont plus peur de nous que nous n'avons peur d'eux.”

“ Nous nous dirigeâmes donc lentement vers cette montagne à pic, la dernière qui nous séparât des chrétiens. Plus d'une fois je dus me reposer sur la neige. J'avais faim, et rien à manger ; j'avais soif, et rien à boire ; de temps en temps je suçais les glaçons attachés à ma barbe.

“ A deux heures du matin environ, nous arrivâmes chez les chrétiens, qui se mirent à pleurer en nous voyant plus morts que vifs. Bientôt nous fûmes réchauffés et, après avoir mangé le riz, tout le monde se coucha.

“ Le 5 et le 6 janvier, je commençai l'administration ; mais, le soir, hélas ! je tombai malade, des suites de la fatigue que j'avais éprouvée. Au bout de quinze jours seulement, je repris mon travail, qui dura jusqu'au 25 janvier, époque à laquelle je revins au collège.

* * *

“ Au milieu de mes occupations de professeur, je reçus une lettre de la capitale, qui m'annonçait le martyre des huit chrétiens, arrêtés au commencement de l'année, avec Mgr Ridel.

“ L'Eglise de Corée compte donc huit protecteurs de plus dans le ciel. Ces pauvres néophytes gémissaient dans les fers depuis plus d'un an. Ils avaient eu à souffrir de la faim, de la chaleur pendant l'été et du froid pendant l'hiver, sans parler de la vermine qui les avait rongés jusqu'aux os. Mais enfin, leur captivité s'était terminée heureusement par la palme du martyre. Une vingtaine de prisonniers étaient morts de faim ou de maladie. Deux furent renvoyés, on ne sait trop pour quelle raison, et les huit derniers conduits au supplice sur l'initiative du grand juge criminel.

“ Si nous devons nous réjouir à la pensée du bonheur de ces heureux confesseurs, nous devons cependant nous attrister devant l'aveuglement de ces infortunés Coréens qui refusent sans cesse d'ouvrir leur cœur à la vérité. Insensés, ils pourront bien pousser des cris de mort, ils pourront même répandre du sang, mais détruire la Religion que le Fils de Dieu a plantée lui-même sur l'arbre de la Croix, cela n'est pas en leur pouvoir : *Sanguis martyrum, semen Christia-*

norum, disait Tertullien : nous pouvons voir en Corée toute la vérité de cette admirable sentence.

“ Il y a à peine cent ans que notre sainte Religion a pris racine dans ce royaume, les persécutions ont été continuelles, le sang a coulé à flots ; pasteurs et troupeau, chacun a eu sa part dans la lutte et le triomphe ; l'enfer, déchaîné, a semblé vaincre un instant, les pasteurs ont été mis à mort, les brebis dispersées, mais les fidèles ont imploré le ciel, et le ciel leur a envoyé de nouveaux apôtres, prêts eux aussi à se dévouer et à verser leur sang.

“ N'est-ce pas le signe distinctif et triomphal de notre sainte religion ? les souffrances et les contradictions font tomber tout ce qui vient de l'homme, mais fortifient, au contraire, l'Église de Jésus-Christ.

* * *

“ Comme j'étais bien tranquille à faire la classe à mes élèves, je reçus de notre provicaire, le Père Blanc, l'ordre de le rejoindre dans le midi, à cinq cent trente ly (cinquante-trois lieues) de chez moi. Je confiai donc de nouveau mes élèves au maître de chinois ; mon absence ne devant être que de vingt à vingt-cinq jours seulement, je le croyais du moins, je n'emportai que le strict nécessaire pour dire la sainte messe.

“ Le voyage dura huit jours. Je n'eus pas à souffrir du froid, vu que nous étions au printemps, mais les chemins étaient mauvais, et les gens qui m'accompagnaient ignoraient la route, de sorte que plus d'une fois nous ne savions de quel côté nous diriger. Nous traversâmes plusieurs chrétientés ; partout les néophytes me reçurent avec joie.

“ Enfin, le Vendredi-Saint, 9 avril, à peu près vers minuit, j'avais le bonheur d'embrasser mon provicaire. J'étais d'autant plus heureux que le Père Blanc est franc-comtois de naissance et par conséquent mon compatriote. Il est vrai que les missionnaires n'ont pas besoin de ce titre pour s'aimer entre eux, ils sont tous membres de la même famille. Cependant, quelle joie pour eux de s'appeler compatriotes lorsque, après avoir quitté parents, amis et patrie, pour répondre à la voix de Dieu, ils se rencontrent à six mille lieues de

leur pays natal, sur une terre inhospitalière, et poursuivis par un gouvernement hostile !

“ Mais, hélas ! les joies de ce monde sont bien courtes. A peine s'était-on entrevu qu'il fallait se quitter. Les cinq jours que nous passâmes ensemble touchant à leur fin, nous dûmes nous faire mutuellement nos adieux ; ils furent aussi pénibles que notre rencontre nous avait causé de joie. Je regagnai donc tristement mes pénates, en m'arrêtant dans les différentes chrétientés échelonnées sur ma route.

“ Je dus faire un détour de mille ly (cent lieues) pour aller administrer plusieurs stations qui n'avaient pas reçu les sacrements depuis quatorze ans. Pauvres chrétiens ! ils furent bien émus en me voyant. Ils s'étaient crus abandonnés et étaient tombés dans une ignorance incroyable.

“ Cependant, chez plusieurs d'entre eux, la foi, était loin d'être éteinte. J'ai rencontré un jour deux chrétiennes qui avaient fait vingt lieues, non pour recevoir les sacrements, car elles avaient ignoré jusqu'à ce moment l'existence des missionnaires en Corée, mais dans le seul espoir de rencontrer quelques familles chrétiennes. Elles arrivèrent en même temps que moi au village où je devais faire l'administration. Jugez de leur joie ; je leur donnai les sacrements avec un bonheur d'autant plus grand que ces deux néophytes abandonnées pendant quatorze ans au milieu des païens, avec des maris païens, n'avaient oublié ni leurs prières ni leur catéchisme ; sans calendrier, sans aucun livre, elles avaient observé le repos dominical et s'étaient abstenues, ce jour-là, de toute œuvre servile.

“ Dans un autre village, je rencontrai une dizaine de chrétiens, dont cinq hommes et cinq femmes ; ils avaient fait trois cent vingt-cinq ly (trente-deux lieues) pour recevoir les sacrements. L'un d'eux avait porté, sur son dos, pendant tout le voyage, sa mère, âgée de quatre-vingts ans.

* * *

“ Lorsque je résume aujourd'hui les principaux faits de ma course apostolique, je ne puis qu'adorer la bonté souveraine de Dieu. En quarante jours, j'avais fait quinze cents ly (cent cinquante lieues), et donné les sacrements à trois

cent cinquante chrétiens dispersés un peu partout, mais toujours au fond des montagnes les plus escarpées. Le 25 janvier, j'étais sur les bords de la mer Jaune ou mer de Chine ; au commencement de mai, je contemplais la mer de l'Ouest ou du Japon. J'avais donc traversé le grande chaîne de montagnes, qui s'étend du midi de la Corée jusqu'au nord, et la divise dans toute sa longueur. Que de difficultés pour descendre les derniers pics qui séparent de la mer ! la pente est si rapide que l'on est obligé de se cramponner aux buissons. Si l'on venait à glisser en dehors du petit sentier que les Coréens appellent une grande route, on serait brisé en mille pièces avant d'avoir pu atteindre le fond du précipice. Le paysage, du reste, est intéressant. Partout des chênes énormes, les uns sont tombés de vieillesse ; les autres, dépouillés de leur feuillage, ne semblent être là que pour attester leur antiquité ; d'autres, enfin, sont vigoureux et d'une grosseur extraordinaire. Au printemps, on voit quelquefois s'élever au milieu de ces hautes montagnes des tourbillons de fumée et de flamme, capable de terrifier les voyageurs. La cause de ce phénomène, qui se renouvelle chaque année à la même saison, est toute simple ; les païens habitant les vallées mettent le feu aux bois soit pour chasser le tigre, soit encore pour semer le millet, l'avoine et les pommes de terre ; car, paraît-il, la culture est alors plus facile et les moissons plus abondantes.

“ Le long de la mer, je pus voir aussi des baleines nombreuses aux dimensions énormes. Les Coréens en ont peur. Impuissants à les prendre, ils leur font des sacrifices pour éviter, disent-ils, d'être dévorés par elles. Le gouvernement coréen, qui n'autorise pas l'exploitation des mines abondantes de houille, d'or et d'argent, défend aussi la pêche de la baleine. Vous en dire la raison, cela n'est pas possible. Il veut, croit-on généralement, passer pour pauvre aux yeux de ses voisins, et leur ôter ainsi l'envie de venir faire du commerce. Il craint aussi qu'en permettant l'exploitation de ses trésors, le peuple ne s'enrichisse, et ne se rende indépendant ; mais, dans son imprévoyance, il ne pense pas que tôt ou tard les royaumes étrangers viendront lui ravir ce qu'il cache avec tant de soin. Déjà les Japonais s'établis-

sent au port de Fousân, dans le Midi, et aujourd'hui, trois navires de guerre sont en face de la capitale, réclamant qu'en leur ouvre d'autres ports.

* * *

“Le jour de l'Ascension, après avoir célébré la sainte messe, je me rendis à un village, éloigné de trente ly, où devait avoir lieu le *Kong So* ou réunion des chrétiens. Nous avions encore une haute montagne à franchir. Arrivés au sommet, comme le point de vue était magnifique, que, de plus, nous apercevions le village chrétien où nous nous rendions, je jugeai à propos de faire halte. Bientôt plusieurs païens vinrent s'asseoir auprès de nous, soit pour se reposer, soit pour mieux nous examiner. Mon domestique leur dit, pour les faire *décamper* :

“— Où allez-vous?... Si vous prenez le même chemin que nous, nos porte-faix étant fatigués, vous allez nous prêter vos bœufs, et nous aider à transporter nos bagages.”

“— Nous n'allons pas loin,” répondirent-ils vivement, et les voilà aussitôt de partir, sans même regarder derrière eux, tant ils avaient peur qu'on se servit de leurs bêtes de somme.

“Une heure après, nous descendions vers la chrétienté voisine. A peine étions-nous entrés dans la maison du *Kong So*, qu'un individu, se disant de Séoul, demandait à parler à mon servent. C'était un chrétien, habitant la capitale ; il m'était adressé par le catéchiste de Séoul avec une lettre pour moi. On m'y avertissait de me tenir sur mes gardes ; car au palais royal on parlait beaucoup des Européens qui circulaient dans le royaume ; le gouvernement, inquiet, avait envoyé des satellites pour les arrêter. A cette nouvelle je me hâtai d'administrer la chrétienté, renvoyai tous les néophytes, puis j'attendis de nouveaux détails, car j'avais expédié de suite un courrier à la capitale pour savoir ce qui se passait.

“Après huit jours d'attente, ne recevant rien, je jugeai la chose de peu d'importance, et je partis pour une chrétienté voisine de celle-ci de vingt ly. J'y donnai les sacrements ; lorsque j'eus achevé l'administration, le gardien du collège

me remit sur le soir une nouvelle lettre de la capitale, dans laquelle il était dit que mon confrère, le Père Deguette, avait été arrêté le 14 mai, et conduit à Séoul. Les satellites, sachant qu'il y avait encore trois missionnaires en Corée, s'étaient dispersés dans toutes les directions pour aller à leur recherche ; j'étais donc prié de cesser toute administration.

“ Le lendemain, nouveau courrier ; le Père Blanc m'annonçait à son tour l'arrestation de notre confrère, m'ordonnant en même temps de me cacher au plus tôt. Les satellites parcouraient déjà la province de Tszélla à pied et à cheval, résolus à ne regagner la capitale que lorsqu'ils auraient arrêté notre provicaire ; averti à temps, il avait pris la fuite, et il espérait bien pouvoir se soustraire aux perquisitions.

“ La prudence exigeait donc que je me cachasse, mais de quel côté me diriger ? Aux environs, il n'y avait, disait-on, aucun endroit capable de me donner asile pendant quelques mois. Après avoir consulté plusieurs chrétiens, je résolus de me réfugier, à l'insu de tout le monde, dans un petit village, composé de trois maisons, et situé à vingt ly du lieu où j'étais. Je me mis donc en route avec mon servant, mon domestique et le catéchiste, et, après mille péripéties nous arrivions, au premier chant du coq, à la maison, destinée à servir de retraite tout l'été. Il y avait à peu près huit jours que je vivais assez tranquille, lorsque le domestique du collègue m'apporta la triste nouvelle que je venais de perdre ma maison avec tout ce qu'elle contenait d'argent et d'habits. Voici ce qui était arrivé :

“ Le 25 mai, on avait appris au Collège le redoublement de la persécution et la captivité du Père Deguette : on s'empressa donc de suite de faire disparaître tous les objets européens, qui pouvaient trahir les chrétiens. Bonne précaution à laquelle je dois aujourd'hui la conservation de mes livres et de mes objets de piété.

“ Le 27, deux chrétiens de K. arrivèrent chez moi avec une somme de cent ligatures, qu'ils devaient me payer à cette époque. Malheureusement, vingt six voleurs, armés de fusils, de lances et de grands couteaux, avaient suivi, déguisés en satellites, mes deux débiteurs. Grâce aux bruits

de persécution, les gens du village se laissèrent tromper au costume. Ma maison, étant la plus grande et la plus belle, fut naturellement l'objet des premières perquisitions. Ils commencèrent d'abord, à la manière des satellites, par enchaîner tout le monde, afin, disaient-ils, de ne laisser échapper aucun de ces *diabes de chrétiens*. Ensuite ils organisèrent le pillage. En entrant dans ma chambre et en voyant la grandeur et l'ampleur de mes habits.

— C'est ici la demeure d'un géant, s'écrient-ils, faisons bien attention qu'il n'arrive pas nous surprendre. Gardez l'entrée du village, ajouta le chef, et ne laissez pénétrer personne.

Habits, couvertures, chapeaux, tout ce qui pouvait servir à quelque chose, fut bientôt la proie de ces voleurs. Les pauvres habitations des chrétiens au nombre de quatre n'échappèrent pas à leur rapacité, et lorsque le butin eût été disposé en paquet, on s'adressa à la femme de mon maître de maison, car ce dernier était absent, et, le poignard sur la gorge, on la somma de livrer mes cent ligatures. Cette brave chrétienne répondit sans se troubler qu'elle ignorait où son mari les avait déposées. Voyant qu'ils ne pouvaient rien obtenir d'elle, ils se rendirent à la maison voisine, qui était celle du catéchiste, et menaçèrent de le tuer. Plus timide que la femme, le catéchiste, qui croyait déjà que c'en était fait de sa vie, se hâta de leur indiquer l'endroit où l'argent avait été caché, et la somme eut bientôt disparu. Le pillage terminé, le chef des brigands s'adressa à l'un de mes élèves, Pak Paul, et lui dit :

— Tu vas renier ton Dieu, ou je te perce de ma lance.

— A cette parole, le petit Paul, âgé de seize ans, lui répondit, animé d'une sainte indignation :

— Que dis-tu là ? Voudrais-tu toi renier ton père ? Tu pourras bien percer mon corps mille fois, soit avec ta lance, soit avec ton sabre, mais porter atteinte à mon âme, jamais ! Si tu avais le bonheur de connaître Celui que tu voudrais me faire renier, tu l'aimerais et tu l'adorerais comme moi. Non ! mille fois non ! je n'apostasierai pas. La mort ne me fait pas peur ; mourir pour la cause de Dieu est le plus ardent de mes désirs.

“Devant une réponse aussi ferme, le voleur s'écria tout interdit :

“ — Voyez-vous, ce bambin qui voudrait me faire la leçon ; il est déjà si enraciné dans cette secte qu'il n'y a pas à le raisonner. ”

“Puis il s'adressa successivement au catéchiste, aux femmes, à mon maître de maison et au maître de chinois ; tous confessèrent généreusement la foi devant ces voleurs qu'ils prenaient pour des satellites. Voyant qu'ils ne pouvaient fléchir nos néophytes, ils leur dirent :

“ Puisque vous préférez tous la mort à l'apostasie, suivez-nous à la capitale, et abandonnez vos enfants. ”

“ — Nos enfants viendront avec nous, s'écrièrent les néophytes, car nous voulons mourir tous ensemble. ”

“ Et aussitôt ils prennent leurs enfants sur leurs bras.

“ Les voleurs, plus embarrassés eux-mêmes que les chrétiens, se regardaient les uns les autres ; et après quelques instants de marche, les renvoyèrent. Ce ne fut que lorsque ces faux satellites, au lieu de prendre le chemin de la capitale, se dirigèrent vers les montagnes, que les chrétiens reconnurent avoir eu affaire à des brigands. Mais le mal était fait et il ne restait à nos pauvres néophytes pour toute fortune que les habits dont ils étaient revêtus. Saisis de frayeur et de découragement, ils s'enfuirent abandonnant leurs maisons et leurs cultures. Mon domestique du collège que j'avais envoyé à K. traiter les affaires de la mission, arriva assez tôt pour vendre à vil prix ce qui avait échappé au pillage, et, sur huit cents ligatures que j'avais dépensées pour m'établir en cet endroit, j'en retirai cent quatre-vingts. En apprenant ce désastre, j'offris au bon Dieu ce nouveau sacrifice, je me trouvais alors comme Notre-Seigneur qui n'avait pas où reposer sa tête. Je remerciai avec effusion la Providence de m'avoir protégé, car si je n'avais été absent de ma maison à l'arrivée des voleurs, il est certain que j'aurais été massacré par eux.

* * *

“ Le village chrétien où, comme je l'ai dit, je devais passer tout l'été pour me soustraire à la recherche des satellites

se composait de trois maisons. Il était environné de tous côtés par de hautes montagnes du flanc desquelles s'échappait un torrent. Comme les goujons et le brochet y étaient assez communs, j'ai pu me donner plus d'une fois le plaisir de la pêche à la ligne. Après mon repas de midi, je revêtais de grossiers habits de toile de chanvre, à la manière des bûcherons coréens, et, accompagné de mon servent et des enfants du village, je me dirigeais vers l'endroit le plus profond de la vallée.

"Un jour, que je pêchais tranquillement, à quelque distance de l'auberge, deux païens traversant rapidement le village, se dirigèrent droit vers nous. Bien que je fusse sur le bord du chemin, ils passèrent sans m'adresser la parole et allèrent vers mon catéchiste qui se tenait à quelque distance. Je ne les vis qu'au moment où ils parlaient avec mon compagnon ; je tournai aussitôt la tête du côté opposé, et ils semblant d'être absorbé par la pêche, puis je me levai en disant très haut : " Il n'y a rien ici, " et je partis. Lorsque je fus assez éloigné d'eux je me remis à pêcher. Un instant après, mon compagnon arriva, la figure aussi pâle que celle d'un homme à demi mort, tant il avait eu peur :

"— Quels sont ces deux individus ? lui demandai-je. "

"— Je crois, répondit-il, que ce sont deux lettrés qui cherchent le maître de l'auberge. "

"Un instant après, accourt un chrétien du village :

"— Nous sommes tous perdus, s'écrie-t-il en tremblant, les satellites ont vu le Père ; il ne nous reste plus qu'à prendre la fuite. "

"— Où aller ? lui dis-je, peut-on voyager avec de tels habits ? "

"— Suivez-moi, reprit-il, je connais une caverne où vous serez en sûreté. "

"La pluie tombait par torrents, et en nous rendant à la caverne indiquée, nous fûmes trempés jusqu'aux os. Le chrétien repartit ensuite, nous disant qu'il reviendrait sur le soir m'apporter un habit et de la nourriture. Nous fûmes donc obligés, le catéchiste et moi, de rester là grelottant de froid et dans une inquiétude mortelle.

"Enfin, à la tombée de la nuit, mon domestique m'apporta mes habits et un peu de vin.

“ — Rassurez-vous, ajouta-t-il, les deux individus en question ne sont pas des satellites; ce sont des parents du maître de l'auberge. Ils sont païens, il est vrai, mais il n'y a rien à craindre, et le Père peut rentrer de suite, car il fait froid ici. ”

“ Je sortis donc de mon trou, descendis la montagne, et rentrai chez moi. Les chrétiens se hâtèrent de venir me faire leurs excuses de la panique qui s'était emparée d'eux. Pour moi, je changeai d'habits, et je me mis à rire de la peur de ces braves gens.

“ Cependant je ne restais pas inactif dans ma retraite. Après l'arrestation du Père Deguette, je composai et fis circuler une longue lettre parmi les chrétiens pour les encourager, les fortifier, les consoler dans leurs nouvelles épreuves et les exhorter à confesser généreusement leur foi. Puis je me mis à l'étude des caractères chinois; chaque jour, je consacrais plusieurs heures à ce travail.

* * *

“ La saison des grandes pluies a été très longue cette année. Pendant deux mois, j'ai été privé de nouvelles, soit de la capitale, soit de mes confrères, vu qu'il était impossible de voyager à cause des eaux. La Corée ne ressemble pas, en effet, à nos pays de l'Europe. D'abord il n'y a aucune route digne de ce nom; ce ne sont partout que de petits sentiers où quelquefois il est très difficile de se reconnaître. Dans les montagnes, il faut suivre le torrent desséché, et à l'époque des pluies, le chemin disparaît complètement. Les éboulements sont fréquents et ont causé, cette année surtout, des dégâts considérables; dans la seule province de Kong-Ouen les eaux ont détruit plusieurs milliers de maisons. Dans la nuit du 4 au 5 juillet, les Coréens habitant sur les bords des rivières, ou même des ruisseaux, n'eurent pas le temps de prendre la fuite, tous furent noyés et emportés par le courant. On a vu des rizières recouvertes de plus d'un pied de boue que l'eau avait amenée des montagnes, de sorte que la semence avait complètement disparu.

“ Comme les grands cultivateurs ne voulaient plus céder leur riz, il me fut très difficile à moi-même de me procurer

des vivres. Je fus donc obligé d'envoyer le catéchiste faire des provisions à deux cent trente ly de distance.

“Les chrétiens ” à lieu où il se rendit, ayant entendu dire que leur missionnaire était exposé à souffrir de la faim, se cotisèrent entre eux, et m'envoyèrent douze boisseaux de riz avec des herbes marines et une somme de trente-cinq ligatures.

“ Sur ces entrefaites, je reçus une lettre de mon confrère le Père Blanc. Jusqu'à ce jour, il avait pu échapper à la poursuite des satellites qui, après avoir fait beaucoup de dégâts dans les provinces de Tsyella et de Tchoung-tchang, avaient repris le chemin de la capitale. Quarante chrétiens avaient été arrêtés, et beaucoup d'autres, hélas ! avaient obtenu leur délivrance au prix d'une apostasie.

“ Quant à M. Deguette, il avait été renvoyé en Chine. Grâce à une protection toute spéciale de la divine Providence, il avait vu, comme Mgr Ridel, ses chaînes tomber, après une captivité de quatre mois. Le martyr lui a aussi échappé. Il faut croire que nous sommes venus trop tard en Corée, et que le beau temps est passé !... Que la volonté de Dieu soit faite !

“ ROBERT,

“ *Missionnaire apostolique.* ”

La Préfecture Apostolique du Golfe Saint-Laurent.

Le 1er octobre dernier, Mgr Bossé a présenté à Mgr l'Archevêque et à Nos Seigneurs les Evêques de la province de Québec le rapport suivant :

“ Messeigneurs,

“ Vous avez fondé la Préfecture du Golfe St-Laurent et m'avez chargé de son organisation. Déjà vous m'avez secouru. En reconnaissance et en justice, je dois vous rendre compte des progrès de cette organisation.

“ 1o L'automne dernier je me chargeais de la cure de la Pointe-aux-Esquimaux (600 communiants) éloignée de 6 lieues, avec un prêtre servant à la fois de vice-Préfet et de vicaire.

“ A Natasquan fut mis un prêtre chargé de quatre-vingts lieues de côtes habitées.

“ A Magpie, un autre fut installé pour desservir quarante lieues de côte et l'Ile d'Anticosti.

“ A Saint-Elisée de Betsiamits, j'en plaçai un chargé des chantiers de M. Girouard et de 40 lieues de côte.

“ En outre, deux vénérables pères oblates, vétérans des missions du Grand Nord.

“ Enfin quelques missions de la partie ouest étaient sous les soins d'un prêtre du diocèse de Chicoutimi.

“ La desserte de ces postes avait été confiée depuis 1867 aux missionnaires formés à Rimouski, héros de dévouement et martyrs du devoir.

“ Les chapelles étaient en nombre suffisant, mais bien pauvres.

“ Les écoles se soutenaient avec une peine extrême. Malgré les efforts de Mgr de Rimouski, malgré les sacrifices personnels de ses missionnaires, la misère en avait fait former la plus grande partie.

“ J'ai parcouru l'hiver dernier les 100 lieues qui me séparent du Blanc Sablon, vers l'est, et cet été, toute la côte habitée de l'Anticosti, ainsi que la plupart des missions vers l'ouest. Je pus alors constater l'héroïsme de mes devanciers, tout en gémissant sur ces incroyables distances à par-

courir, distances qui usent vite le missionnaire et l'empêchent de recueillir des fruits abondants. L'isolement des gens et la pauvreté générale ont été aussi des obstacles insurmontables à une évangélisation régulière, ainsi qu'à l'ouverture et au soutien de plus d'écoles.

" De ces prêtres, en si petit nombre pourtant, un seul m'appartenait ; les autres m'étaient prêtés.

" On me promet de Rome que la Propagation de la Foi viendrait à mon secours. Et je crois qu'il y eut une entente entre vous, Messieurs, afin de m'assurer une somme suffisante pour faire face aux besoins les plus pressants.

" 20 Pour continuer les missions des Nascapis et des Esquimaux il m'en eut coûté \$600 : c'était entièrement au-dessus de mes ressources. Ainsi, cet été, aucun missionnaire n'a pu être envoyé aux 50 familles Nascapis, et aux 250 familles Esquimaux travaillés par les frères Moraves.

" Québec, toujours généreux et inépuisable, m'accorde cette année deux prêtres ; ce qui me permet d'en établir un sur l'île d'Anticosti et un autre pour desservir 50 lieues de côte habitée dans la partie Est de ma Préfecture. Enfin un me vient de Chicoutimi pour apprendre le montagnais sous les pères de Betsiamits.

" Le père Arnaud, O. M. I., a donné la mission annuelle aux Montagnais, cet été, depuis Maskonaro jusqu'à Betsiamits.

" 30 La pêche est l'unique et insuffisante ressource : pas d'avenir sous ce rapport.

" L'an dernier étant une année d'affreuse souffrance, plusieurs écoles ont dû forcément être closes. J'ai dû cette année faire appel au dévouement religieux si patriotique des institutrices canadiennes : j'ai été compris et exaucé. Je n'ai donc pu ouvrir trois écoles fermées par la misère, et en établir trois nouvelles. Ces institutrices viennent généralement à un prix nominal. Livres et fournitures classiques manquent : une bonne partie de ce que l'on y trouve a été achetée de l'argent des missionnaires précédents. Je dois aussi compléter le paiement des institutrices, ou au moins m'en rendre responsable à tout risque. En outre, il faut pourvoir à ce que chaque missionnaire ait le strict nécessaire en tout. Et leurs dépenses sont incroyables. Ainsi, il

en a coûté \$60 pour faire le tour de l'Anticosti, \$73 pour les dépenses de voyage de la mission dans la partie Est, et moi-même je dus déboursier \$120 à mon voyage d'hiver.

“ Pour avoir des prêtres à nous, j'ai pris sous mon toit, l'automne dernier, deux élèves excellemment doués, et donnant espérance de vocation ecclésiastique. Il m'a fallu les nourrir, vêtir, fournir de tout, et après un an de préceptorat, ils sont entrés au Séminaire de Québec qui donne une bourse complète à l'un d'eux. Il m'a aussi fallu garder chez moi et payer un vice préfet. Cet automne je prends deux autres élèves.

“ Enfin, force m'a été d'acheter une quantité d'objets du culte de première nécessité, à part ce qu'on m'en a donné. Aussi, quantité de livres et fournitures classiques.

“ 4o Cet automne donc, j'aurai 7 prêtres séculiers et 2 réguliers employés dans les missions de la Préfecture, et 4 élèves de petit séminaire—12 écoles seront en opération. L'an prochain 4 sœurs de la Charité de Québec vont venir prendre charge de notre école No. 1. Il leur faudra acheter et monter une maison convenable. Je compte sur Dieu d'abord, et sur de puissants et généreux protecteurs ensuite, pour construire, à faibles frais pour nous, un institut et un couvent à la Pointe-aux-Esquimaux.....

“ 5o Ce détail succinct prouve à Vos Grandeurs comment nous avons employé les charités à nous faites l'an dernier. La religion et l'éducation, et par suite, la vraie civilisation ont continué les progrès commencés, au prix d'incroyables sacrifices, par nos prédécesseurs.

“ Il ressort, évidemment, que nous avons plus que jamais besoin de votre protection, et de votre concours effectif. Messieurs, grâce à Dieu et à vous, nous avons pu organiser quelque chose depuis l'an dernier. Mais le plus ardu est à faire, vous ne pouvez donc pas nous abandonner.

“ Quel cœur généreux et patriotique ne bat pas d'unisson avec le nôtre ?.....

“ Et je demeure de Vos Grandeurs le très humble et très reconnaissant fils en Jésus-Christ.

“ F. X. Bossé, Préfet Apostolique.

Le 5 mai dernier, Sa Grandeur, Mgr Seghers, Archevêque d'Oregon City, adressait au Clergé Séculier et Régulier, aux Communautés Religieuses, et aux Fidèles de la Partie Occidentale du Territoire de Montana, la Lettre Pastorale suivante. Comme cette lettre contient des détails intéressants sur l'établissement de la Foi dans ce pays, nous avons cru faire plaisir aux lecteurs des Annales en la leur communiquant.

(TRADUCTION.)

CHARLES JEAN SEGHERS,

PAR LA GRACE DE DIEU ET DU SIÈGE APOSTOLIQUE ARCHEVÊQUE
D'OREGON CITY, ET ADMINISTRATEUR APOSTOLIQUE
DU VICARIAT D'IDAHO.

*Au Clergé Séculier et Régulier, aux Communautés Religieuses,
et aux Fidèles de la Partie Occidentale de Montana.*

Salut en Notre Seigneur,

"*Evangelizo vobis gaudium magnum,*" (Luc II. 10), "Je viens vous annoncer un grand sujet de joie"; telles sont les paroles par lesquelles l'ange annonça aux pauvres, aux saints bergers la grande nouvelle de la naissance de notre Divin Sauveur. Mes Très-Chers Frères, j'emprunte ces belles paroles pour vous annoncer, d'une manière officielle, la joyeuse nouvelle que le Saint Pontife, qui porte si glorieusement la tiare Papale, a daigné diriger l'attention de son esprit et la sollicitude de son cœur vers la condition spirituelle de votre Territoire. Jusqu'à ce jour le Territoire de Montana était partie sous la juridiction de l'Archevêque d'Orégon City et partie sous celle du Vicaire Apostolique de Nebraska; mais, quelque grand que fût notre désir de pourvoir à tous les besoins spirituels de cette portion de votre Territoire confiée à nos soins, Nous ne nous sentions pas même la force d'entreprendre ce que notre zèle nous suggérait d'accomplir. En Nous délivrant d'une portion de la vaste région sur laquelle il était de notre devoir de surveil-

ler, le Saint Père a réjoui notre cœur, non pas tant en diminuant le fardeau que Nous nous sentions complètement incapable de porter, qu'en vous donnant pour vous gouverner un Trélat zélé, pieux et saint, dont la tendre sollicitude va vous délivrer à l'avenir de l'apparence de négligence dont gémissaient vos missions, quoiqu'il n'y eût aucune faute de notre part.

En vertu d'un bref qui, selon que Nous en informe le Cardinal Préfet de la Propagande, sera bientôt émané, et à la demande des évêques de la Province ecclésiastique d'Oregon, le Territoire de Montana a été séparé des Vicariats Apostoliques du Nébraska et de l'Idaho et confié aux soins spirituels du Très Révd Jean-Baptiste Brondel, Evêque de l'Ile de Vancouver, pour être érigé en diocèse.

Un court résumé du progrès de l'œuvre divine dans le Territoire de Montana, tout en remplissant nos cœurs de reconnaissance pour des faveurs [issées, nous animera d'un ferme espoir de bénédiction, de succès et de prospérité pour l'avenir.

Lorsque, le 2 mai 1838, deux missionnaires intrépides, le Très Révd François Norbert Blanchet et le Révd Modeste Demers, quittèrent leur pays natal, le Canada, pour passer le reste de leurs jours sur la côte du Pacifique, alors, selon le prophète Isaïe, " le peuple qui marchait dans les ténèbres vit une grande lumière ; pour ceux qui habitaient la région des ombres de la mort, la lumière se fit," (Is. IX, 2) ; la lumière de l'Evangile pénétra jusqu'aux rivages de l'Océan Pacifique et dissipa les ténèbres qui enveloppaient ce pays.

C'était, en effet, un événement solennel, digne de vivre dans la mémoire des générations futures, lorsque, le 10 octobre 1838, le saint sacrifice de la messe fut offert pour la première fois au sommet des Montagnes Rocheuses, à 3 heures ^{du} matin, par le Révd François Norbert Blanchet, Vicaire-Général du Très Révd Joseph Signay, Archevêque de Québec, et quatre jours plus tard, le 14 octobre, l'agneau sans tache fut immolé sur l'autel pour la première fois, dans la région alors connue sous le nom d'Oregon, à " Big Bend ", sur les bords de la " Columbia ", par le Révd Modeste Demers, compagnon du Vicaire-Général. Par les efforts de ces deux

Apôtres qui devinrent plus tard, l'un évêque d'Oregon City, et l'autre, le second, évêque de l'Ile de Vancouver, l'Eglise Catholique prit racine dans l'Orégon, le Territoire de Washington et la Colombie Anglaise, et acquit de l'extension, du développement et de la solidité sur tout le parcours des côtes du Pacifique.

La bénédiction accordée à la côte du Pacifique fut, deux ans plus tard, étendue à l'intérieur, et le Seigneur suscita un homme selon son cœur, un homme dont le nom vivra à jamais dans le souvenir de la postérité reconnaissante. La grande œuvre de l'évangélisation des tribus sauvages dans le Montana, l'Idaho, le Dakota et, j'ajouterai, même dans le territoire anglais de l'Amérique du Nord, sera inséparablement liée avec le nom impérissable du Rvd Père De Smet, de la Société de Jésus. C'est une petite ville, belle et prospère, de la Belgique, Jermonde, dans la province de la Flandre Orientale, située au confluent du Scheld et du Dender, qui fut la ville natale de l'apôtre des Montagnes Rocheuses. C'est là qu'il naquit le 31 janvier 1801, et après une carrière bien remplie de labeurs, de privations et de désintéressement, il mourut à St-Louis, Missouri, le 23 mai 1873. "Ce qui tout d'abord dirigea les pas du Père De Smet vers les déserts des Montagnes Rocheuses," dit un chroniqueur, en parlant des progrès de la civilisation chrétienne dans le Montana, "tient presque du roman et sera toujours un des incidents les plus intéressants dans l'histoire de ce pays." (Rvd. L. B. Palladino, S. J.) Mais écoutons un rapport très authentique, celui d'un témoin oculaire, l'évêque de St-Louis. Dans une lettre en date de St-Louis le 20 octobre 1839, Monseigneur Joseph Rosati écrivait comme suit au Père Général de la Société de Jésus à Rome :

Mon Très Rvd. Père—

" Il y a huit ou neuf ans, (vers l'année 1830), quelques-unes des nations des Têtes Plates se rendirent à St-Louis. L'objet de leur voyage était d'apprendre si la religion, dont parlaient avec tant d'éloges les guerriers Iroquois, était en réalité telle que représentée, et surtout si les nations qui avaient la peau blanche l'avaient adoptée et la pratiquaient. Peu après leur arrivée à St-Louis, ils tombèrent

“ malades, firent mander le prêtre, et laissèrent comprendre
“ par des signes leur ardent désir d'être baptisés. On se rendit
“ avec empressement à leur demande, et ils reçurent le saint
“ baptême avec grande dévotion; puis, tenant le crucifix,
“ ils le couvrirent de tendres baisers et expirèrent.

“ Quelques années plus tard, (1832) la nation des Têtes
“ Plates envoya de nouveau un Iroquois, à St-Louis. Il
“ y vint avec deux de ses enfants qui furent instruits et bap-
“ tisés par les Pères du collège. Il demanda des mission-
“ naires pour ses compatriotes et partit avec l'espoir qu'un
“ jour le désir de sa nation serait accompli. Mais dans son
“ voyage il fut tué par les sauvages infidèles de la nation
“ des Sioux.”

Remarquons en passant que l'Iroquois dont il est ici parlé, était appelé “ Grand Ignace”, le père de Charles et de François Saxa, l'interprète. Le “ grand Ignace” a dû faire deux voyages, l'un avec ses enfants qu'il ramena à la tribu, et l'autre avec trois Têtes Plates avec qui il fut tué. Ils voyageaient avec des trafiquants. A un endroit où les voitures suivaient le chemin le long de la montagne, un “ Ministre” qui était de la bande dit à Ignace: “ A quoi nous sert de faire tout le tour? Nous ferions mieux de prendre le sentier à travers la montagne.” Ignace y consentit et les cinq se séparèrent de la caravane. Ils firent rencontre d'une bande de guerriers Sioux qui demandèrent qui étaient les trois sauvages. Le ministre dit que c'étaient des “ Serpents.” Quoiqu'Ignace protestât qu'ils ne l'étaient pas, car il savait que les Sioux étaient alors en guerre avec les Serpents, on ne le crut pas. Les Sioux dirent au Ministre et à Ignace de se tenir à l'écart. “ Si mes amis doivent mourir, fit Ignace, je mourrai avec eux.” Ils se placèrent de manière à ne pouvoir être cernés Sept Sioux furent tués et nos quatre braves succombèrent aussi.

“ Enfin, (continue Mgr Rosati), une troisième députation
“ de sauvages arrive à St-Louis (1839) après un voyage de
“ trois mois. Elle se compose de deux Iroquois chrétiens.
“ Ces sauvages, qui parlent français, nous ont édifiés par leur
“ conduite vraiment exemplaire et nous ont intéressés par
“ leurs discours. Les pères du collège ont entendu leurs

“ confessions et aujourd’hui ils se sont approchés de la table sainte à ma messe dans l’église cathédrale. Je leur ai ensuite conféré le sacrement de confirmation et dans une exhortation à la suite de cette cérémonie je me suis réjoui avec eux de leur bonheur et leur ai donné l’espoir d’avoir un prêtre. Ils partent demain pour retourner chez eux, un prêtre les y suivra le printemps prochain.”

Ce prêtre, c’était le Père De Smet. Nous pouvons conclure que l’honneur de l’Apostolat chrétien dans les Montagnes Rocheuses aussi bien que sur les rives du Pacifique revient en premier lieu à l’Eglise du Canada, d’où le germe de la foi fut porté et déposé parmi les pauvres enfants des bois. Enregistrons-le avec le plus de fidélité possible : la chose est trop importante pour être jamais effacée de nos esprits. “ Un grand nombre de canadiens et d’Iroquois,” écrit le vénérable archevêque Blanchet, “ étaient aux gages des compagnies qui trafiquaient avec les sauvages sur la côte du Pacifique. L’expédition du capitaine Hunt qui partit du Canada en 1811, en quête de fourrures, eut à endurer de grandes misères, et perdit beaucoup d’hommes qui désertèrent en 1812; de ce nombre étaient vingt-quatre Iroquois qui s’unirent à la nation des Têtes Plates. Ils se marièrent bientôt et eurent des familles.” Bien souvent ils parlèrent aux Têtes Plates de leur religion, de leurs églises, de leurs prêtres et de leurs fêtes. Ils les mirent en garde contre les soi-disant missionnaires de la secte Méthodiste : “ Ce ne sont pas là les prêtres dont nous vous avons parlé, ce ne sont pas là les prêtres avec de longues robes noires, qui n’ont point de femmes, qui disent la messe et portent un crucifix.” Enfin, ils occasionnèrent l’envoi à St-Louis des députations dont il a été parlé, ce qui eut pour résultat d’introduire les sauvages des Montagnes Rocheuses dans la vraie bergerie du Christ.

Ce fut, comme nous l’avons dit, le Père De Smet qui, à l’appel des Têtes Plates, comme un autre St-Paul appelé par les Macédoniens, (Act. Ap. XVI. 9), quitta St-Louis au printemps de l’année 1840 et commença ses travaux apostoliques parmi les Têtes Plates. Quelques autres détails plus précis sont de nature à intéresser et sont dignes d’être transmis à

la postérité. Les deux Iroquois mentionnés par l'Évêque de St-Louis, qui réussirent à se procurer les services de l'apôtre des Montagnes Rocheuses, étaient " Petit Ignace " et Pierre Gaucher. Ils rencontrèrent le père De Smet quelque part dans le Kansas. Il se rendit avec eux à St-Louis. Les Pères se mirent à délibérer. Qui pourrait y aller? Ils étaient si peu nombreux. Où trouver l'argent nécessaire? Le Père De Smet dit que si la pension qui lui venait de sa famille pouvait, pour une fois, être appliquée à cet effet, il irait volontiers. Cela lui fut accordé et il fut convenu que l'un des Iroquois resterait pour aider le Père et lui servir de guide, tandis que l'autre retournerait chez les Têtes Plates et les avertirait de se rendre à la rencontre du Père à leur place de commerce, (rendez-vous), endroit situé sur la rivière Verte, dans le Wyoming, où les divers trafiquants et les sauvages avaient coutume de se rencontrer chaque année. A son instigation, les Têtes-Plates partirent pour l'endroit, craignant, toutefois, que l'homme qui leur venait n'était qu'un ministre, et non pas une vraie " robe noire," jusqu'à ce qu'un trafiquant canadien, du nom de Brouillet, leur dit qu'ils n'avaient rien à craindre, qu'il reconnaîtrait l'homme de suite et qu'il leur dirait.

Nous apprenons par le récit de ce courageux missionnaire, qu'après avoir traversé le territoire de Wyoming, il rencontra une députation de Têtes-Plates, sur la rivière Verte, affluent du Colorado, qu'il traversa avec eux la partie qui divise les eaux de l'Atlantique de celles du Pacifique, pénétra sur le territoire d'Idaho, non loin du lac Jefferson, et ayant rencontré le corps principal des Têtes-Plates dans le " Pleasant Valley ", remonta la rivière " Henri ", qui est le principal tributaire de la rivière Serpent, et après avoir traversé de nouveau la " séparation principale ", campa dans le Montana, sur la rive occidentale du Jefferson, une des trois fourches du Missouri. Ceci peut être appelé le premier endroit où le christianisme fut prêché dans la région des Montagnes Rocheuses. C'est près de cet endroit que le courageux missionnaire gravit une montagne située entre le lac Henri et ce qu'il appelle le lac aux " Moustiques " (peut-être à présent le lac au " Rocher Rouge ") et qu'il goûta les plus douces émotions. Mais laissons-le parler lui-même :

“ Le 22 juillet nous atteignons le lac Henri, une des principales sources de la rivière “Columbia” (Serpent). Il a près de dix milles de circonférence. Nous gravissons à cheval la montagne qui sépare les eaux de ces deux grandes rivières, le Missouri (Jefferson), qui est en réalité la principale branche du Mississippi, et qui se jette dans le golfe du Mexique, et la Columbia (Serpent), qui mêle ses eaux à celles de l’océan Pacifique. De l’endroit élevé où je me trouvais, j’entrevois facilement le lac aux “Moustiques”, source de l’un des principaux affluents du bras septentrional du Mississippi, appelé le Jefferson. Il n’y a entre ces deux lacs qu’un espace de huit milles. J’allai vers le sommet de cette haute montagne pour examiner de plus près la distance qu’il y a entre les sources où ces deux grandes rivières commencent. Je les vis descendre en cataractes d’une hauteur immense, sautant de rocher en rocher, avec de sourds mugissements ; tout près de leur source elles forment deux larges torrents à peine séparés de cent verges. Je voulais à tout prix atteindre le sommet de la montagne. Après six heures de fatigue je me sentis extenué ; je dois avoir monté 5,000 pieds. J’avais traversé des bancs de neige de plus de vingt pieds, et cependant le sommet de la montagne était toujours à une hauteur considérable au-dessus de moi. Forcé d’abandonner mon dessein, je me suis assis. Je pensai aux Pères de la compagnie qui font les missions sur le Mississippi et ses affluents, de “Council Bluffs” (Collines du Conseil) jusqu’au Golfe du Mexique. Je versai des larmes de joie au doux souvenir des émotions que mon cœur évoqua. Je remerciai le Seigneur des faveurs insignes qu’il avait répandues sur les travaux de ses serviteurs dispersés dans sa vaste vigne et j’implorai sa divine grâce en faveur des tribus de l’Orégon, particulièrement des Têtes Plates et des Pondéras (Pend d’oreilles), qui s’étaient si récemment ralliés avec tant de ferveur autour de l’étendard de Jésus-Christ. Sur une pierre molle je gravai en grandes lettres l’inscription suivante : “Stus Ignatius, Patronus Montium, die Julii 23 1840.” St. Ignace, patron des Monts, 23 juillet 1840.”

La présence du courageux fils de St. Ignace dans le Montana vint à la connaissance du Père Demers, pendant que ce dernier donnait une mission à Colville, W. T., et, à son retour à St. Paul, il apporta une lettre du Père De Smet au Vicaire Général, le Très Rév. Père Blanchet, lettre à laquelle nous empruntons ce qui suit :

Fourche de la rivière Jefferson, 10 Août, 1840.

Très Révérénd Monsieur,

“ Vous serez heureux d'apprendre que Mgr Rosati, évêque
“ de St-Louis, de concert avec mon Provincial, Supérieur de
“ la Compagnie dans le Missouri, et suivant les désirs
“ souvent réitérés des Têtes Plates, Pend d'Oreilles, et un
“ grand nombre des Nez Percés, m'a envoyé aux Montagnes
“ Rocheuses pour les visiter. J'ai trouvé les deux première
“ tribus dans les meilleures dispositions, bien résolues à
“ demeurer de fermes enfants de Jésus-Christ. Les quelques
“ semaines que j'eus le bonheur de passer parmi eux ont été
“ les plus heureuses de ma vie et me donnent le ferme
“ espoir de voir bientôt se renouveler dans ces régions, si
“ longtemps abandonnées, la ferveur des premiers chrétiens.
“ Depuis que je suis parmi eux je donne trois, quatre ou
“ cinq instructions par jour. On ne peut les fatiguer ; tous
“ viennent à ma tente au premier coup de la cloche, ils dési-
“ rent ne perdre aucune de mes paroles ayant rapport aux
“ choses du ciel ; et si j'avais la force pour leur parler nuit
“ et jour, ils m'écouteraient volontiers tout le temps. J'ai
“ baptisé près de 200 petits enfants et je m'attends à baptiser
“ sous peu 150 adultes.”

“ Après deux mois d'un travail constant, le Père De Smet, qui avait d'abord descendu la rivière Jefferson jusqu'à l'endroit où les trois fourches se joignent et forment le Missouri, laissa ses néophytes le 27 août, remonta la Gallatine jusqu'à la “Yellowstone” et retourna à St-Louis, après avoir d'abord donné à ses nouveaux enfants des montagnes une promesse solennelle qu'il reviendrait le printemps suivant avec d'autres robes noires pour établir d'une manière permanente la mission dont il avait jeté les bases. Le petit grain de sénévé était donc jeté en terre et allait bientôt deve-

air un arbre grand et robuste. Selon sa promesse, au printemps de 1841, le Père De Smet revint, accompagné de deux jeunes missionnaires aussi courageux que lui, les Pères Nicolas Point et Grégoire Mengarini, avec les Frères Joseph Specht, Guillaume Claessens et Charles Huet. Il pénétra dans la vallée dite "Bitter Root," et là, près du lieu où s'élève aujourd'hui Stevensville, il établit sous le vocable de Ste-Marie la première mission Catholique Indienne sur ce qui est aujourd'hui appelé le Territoire de Montana." (Père Palladino.)

Au commencement du printemps de 1842, le Père De Smet quitta Ste-Marie pour aller vers l'Ouest, et prit le chemin de "Clark's Fork." Il rencontra les Cœurs d'Alène, là où est à présent le fort. Ils avaient entendu parler des "robes noires" établies parmi les Têtes Plates—quelques-uns les avaient même vues—et tous demandèrent avec empressement qu'on leur apprit à prier. Mais le Père ne put s'arrêter, il devait se rendre à Vancouver par les bateaux de la Compagnie de la Baie d'Hudson et ces derniers ne pouvaient l'attendre.

Voici l'expédient auquel il eut recours pour leur enseigner leurs prières dans le court espace de temps qu'il pouvait passer parmi eux. Avec l'aide de Charles Lafantaisie, son interprète, il traduisit le signe de la Croix, le Pater, l'Ave, le Credo, les commandements, les actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Contrition ; il fit ensuite ranger en cercle les jeunes sauvages, leur disant de toujours prendre la même place, apprit à chacun quelques paroles de prières, de sorte que chacun, à son tour, récitant sa partie, on disait ainsi toute la prière. Cela lui prit trois jours. Bientôt après son départ tous savaient leurs prières. De là le Père se rendit à Colville et comme les bateaux n'étaient pas prêts à partir, il visita la tribu des Okanagans.

En descendant la Columbia, dans les bateaux de la Compagnie, il fut préservé d'un grand danger. Aux "Dalles d'Okanagan," les hommes des bateaux lui dirent que c'était un endroit périlleux. Il demanda qu'on le mit à terre. Le bateau alla s'engouffrer dans un tournant ; deux des hommes seulement échappèrent à la mort : son interprète et un autre.

Ce fut la même année, 1842, que le Père De Smet, étant parti de la mission Ste Marie, et ayant suivi le chemin de Colville, arriva à St Paul, dans l'Oregon, et visita les trois premiers missionnaires de ce pays qui purent jouir de la faveur indicible d'une rencontre fraternelle, dont les charmes ne seront jamais connus que de leurs propres cœurs. Ce fut une scène si attendrissante et si édifiante qu'elle arracha des larmes au seul témoin présent, le Père Demers, des lèvres duquel nous avons reçu cette touchante narration. Le Père De Smet n'eut pas plus tôt entrevu le Vicaire Général qu'il courut se prosterner à ses pieds, implorant sa bénédiction ; de son côté, le Vicaire Général n'eut pas plus tôt aperçu le courageux missionnaire, que lui aussi se jeta à genoux pour implorer la bénédiction du saint Jésuite. Lutte admirable d'humilité, où l'on se disputa la dernière place !

Les trois Apôtres de cette vaste région résolurent d'unir leurs efforts pour la conversion des aborigènes : le Vicaire Général demeura à St-Paul et prit soin des convertis, le Père Demers partit pour la " Nouvelle Calédonie," aujourd'hui la Colombie Anglaise, qu'il visita jusqu'au lac Stuart, et le Père DeSmet promit de partir pour l'Europe et de revenir avec des Pères, des Frères et des Sœurs. En conséquence de cet arrangement, le Père DeSmet se sépara du Père Demers à Walla Walla, traversa les montagnes de " Bitter Root " par le chemin des Cœurs d'Alène qui forme aujourd'hui en partie le chemin de Mullan, et rencontrant de nouveau ses Cœurs d'Alène, il leur dit d'aller plus tard, dans l'automne, à la mission de Ste Marie, quand les Têtes Plates seraient revenues de la chasse au buffle, leur promettant qu'un Père les accompagnerait et commencerait une mission parmi eux.

En s'éloignant de Ste Marie, le 29 juillet 1842, le Père DeSmet rencontra la bande de chasseurs et dit au Père N. Point, qui était avec eux, d'aller avec la députation des Cœurs d'Alène, lui et le Frère Chs Huet, et d'établir une nouvelle mission, ce qu'ils firent sur la rivière St-Joseph, endroit très beau à cette époque de l'année, mais en grande partie inondé au printemps. Cette mission fut transportée, en 1846, à la rivière Cœurs d'Alène, à la place appelée main-

tenant : vieille Mission des Cœurs d'Alène, d'où elle fut transportée à " Hangman Creek," où elle est à présent placée définitivement, non loin de Farmington, W. T.

Etant arrivé à St-Louis à la fin d'octobre de la même année, 1842, le missionnaire infatigable réussit à faire envoyer les Pères De Vos, comme Vice-Supérieur des missions, et A. Hoecken avec le Frère J. B. McGean. Il les accompagna jusqu'à ce qu'il les vit bien sur la voie en compagnie de Lord Stuart et revint alors à St-Louis où il trouva les Pères Jésuites Joset et Zerbinati et le Frère Magri qui, ayant mis cinquante-deux jours à traverser l'Atlantique, étaient arrivés trop tard d'Europe pour faire partie de l'expédition ; ils durent attendre à l'année suivante.

Ce fut en octobre 1843 que le Père Blanchet reçut à St-Paul, en Orégon, la nouvelle de l'arrivée des Pères De Vos et Hœcken, avec une caravane de 700 âmes. Sur ces entrefaites le Père De Smet arriva en Europe où il était connu par ses lettres ; il fut bien accueilli de tous et reçut beaucoup d'encouragement. A Rome, quand le Général de l'Ordre des Jésuites, le Père Roothan, le présenta à Sa Sainteté Grégoire XVI, le Pape se leva de son trône et l'embrassa. Mais lorsqu'il apprit qu'on avait résolu de l'élever à l'épiscopat, il fut très-effrayé. Il fit voir que le Père Blanchet, son aîné par l'âge, l'avait précédé en Orégon et qu'il était en tout qualifié pour la dignité épiscopale. Avec l'aide de son Père Général, il réussit à rejeter le fardeau épiscopal sur les épaules du Vicaire Général de l'Archevêque de Québec.

Cette année là, 1844, un nouvel élan fut donné aux missions catholiques des Montagnes Rocheuses par l'arrivée des Pères Joset et Zerbinati avec le Frère Magri qui firent le trajet à travers les plaines, et des Pères Ravalli, Accolti, Nobili et Vercruysse, qui arrivèrent par mer avec le Père De Smet, plusieurs frères convers et six Sœurs de Notre-Dame. Ce fut le 17 août que cette dernière caravane atteignit St-Paul, en Orégon.

Dans l'automne de la même année, 1844, le Père De Vos envoya le Père Hoecken établir les missions de St-Ignace sur la rive droite de la rivière Clark ou Pend d'Oreilles, à environ 60 millés en bas de " Sandy Point," à un endroit

appelé Kalispel, d'où, en 1854, elle fut transportée à son site actuel, près de Jacko Creek, dans le comté de Missoula.

A la fin de novembre 1844, le Père De Smet, ayant visité les missions de St-Ignace et de St-Joseph (Cœurs d'Alène), désireux de revoir ses chères Têtes Plates, partit en suivant le chemin qui est à présent appelé chemin de Mullan. Ils s'étaient engagés dans un défilé quand un dégel subit occasionna un gonflement rapide de la rivière. Les compagnons du Père lui dirent qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour revenir sur leurs pas. Arrivés sur le bord de la rivière "Cœurs d'Alène," au-dessus de l'ancienne mission, ils campèrent sur un point élevé ; mais, au milieu de la nuit, ils furent réveillés par l'eau qui les gagnait. Toute la plaine était submergée ; ils n'avaient aucun moyen de traverser, aucun moyen d'appeler au secours. Heureusement, un chasseur vint à passer dans son petit canot. Le premier soin des sauvages fut d'envoyer tous les animaux de l'autre côté de la rivière. Le courant était si fort, que les sauvages s'attendaient qu'ils se noieraient tous ; mais quand ils les virent tous en sûreté de l'autre bord, les bons sauvages s'écrièrent : " C'est parce qu'ils appartiennent au Père qu'ils se sont sauvés ; s'ils nous avaient appartenu, ils auraient tous péri ! " Ensuite, en faisant plusieurs voyages, le chasseur prit le Père, ses compagnons et leur bagage et les mit en lieu sûr, après quoi il se rendit à la mission d'où quatre canots furent envoyés pour les ramener.

La nouvelle de l'établissement du Vicariat Apostolique de l'Orégon était déjà parvenue aux habitants de cette vaste contrée quand, le 4 novembre, deux brefs pontificaux furent reçus à St-Paul, l'un nommant le Vicaire Général, F. N. Blanchet, évêque de Philadelphie, I.P.L., l'autre lui confiant le soin du nouveau vicariat d'Orégon. Le titre d'évêque de Philadelphie fut changé, sur représentation de Québec à Rome, en celui d'évêque de Drasa, I.P.L., le 4 mai 1845. Afin de recevoir la consécration épiscopale, l'évêque nouvellement élu partit pour le Canada et de là pour l'Europe, d'où il revint en Orégon et entra dans la rivière Columbia le 13 août 1847, avec sept Sœurs de Notre-Dame, trois Pères Jésuites (Gaets, Gazzoli et Menetrey), trois Frères convers, cinq prêtres séculiers (Lebas, McCormick, Deleveau, Pretot

et Veryret), deux diacres (B. Delorme et J. F. Joyal) et un clerc (T. Mesplie). L'arrivée de cette nombreuse caravane apporta un secours additionnel pour les missions des Montagnes-Rocheuses, où, quelques années plus tard, par l'arrivée d. Père Giorda, S.J., ce modèle si regretté de zèle, d'énergie et d'abnégation, une vie et une vigueur nouvelles furent communiquées aux Missions Catholiques. Son arrivée eut lieu en 1859, époque où la mission de St-Pierre fut ouverte parmi les " Pieds Noirs."

De ce qui précède nous pouvons conclure que le territoire actuel de Montana était, dans l'origine, sous la juridiction de l'Archevêque de Québec et de l'Evêque de St. Louis, la partie-ouest étant surtout dans les possessions de la Compagnie de la Baie d'Hudson, la partie-est faisant plutôt partie des Etats-Unis, quoiqu'aucune ligne précise n'ait été tirée entre les deux juridictions. Les Pères établis dans l'Ouest avaient reçu leurs pouvoirs de Québec, et ceux établis dans l'Est les avaient reçus de St-Louis. Ce ne fut qu'en 1868 que, à la demande des Pères du Concile de Baltimore, l'on érigea deux Vicariats Apostoliques, savoir : celui d'Idaho renfermant à la fois le territoire d'Idaho et cette partie du Montana qui est à l'Ouest des Montagnes-Rocheuses, et celui du Montana comprenant cette partie du Montana située à l'Est de la chaîne des Montagnes Rocheuses. Mais l'Evêque que l'on avait choisi pour le vicariat de Montana refusa d'accepter la position et ce Vicariat fut annexé au Vicariat Apostolique de Nébraska ; de plus le Vicaire Apostolique de l'Idaho fut forcé de résigner pour cause de santé, de sorte que le Vicariat fut attaché au diocèse d'" Oregon City." Ce n'était pas là une condition normale. La distance entre le Montana et les sièges épiscopaux auxquels le territoire était soumis, entravait l'exercice de la juridiction spirituelle. La sagesse du St. Siège a cherché et a trouvé un remède à ce mal en faisant du territoire civil du Montana un Vicariat Apostolique, et il sera confié aux soins d'un Vicaire Apostolique jusqu'au temps où il faudra l'ériger en Diocèse avec siège épiscopal, cathédrale et résidence. Voilà un court aperçu du commencement et du développement graduel du catholicisme dans le Montana.

Nous nous séparons de vous, Bien-Aimés Frères, en vous adressant les paroles du Sauveur : "Soyez fidèles jusqu'à la mort." (Apoc. II., 10.) Soyez fidèles à votre Dieu qui vous a créés, fidèles à Jésus-Christ qui vous a rachetés, fidèles au St-Esprit qui a commencé en vous l'œuvre de la sanctification, fidèles à l'Eglise, qui est votre mère, et dont vous êtes les enfants, et souvenez-vous que le lien qui unit la mère à son enfant est éternel. Soyez fidèles à votre Evêque ; il est l'élu, choisi par le Tout-Puissant par l'entremise du Représentant de son divin Fils sur la terre. Il est l'oint du Seigneur. et vous ne pouvez porter la main sur lui, sans toucher à la prunelle de l'œil même de Dieu. Craignez de vous rendre responsables des peines qu'il éprouverait dans le compte qu'il doit rendre de vos âmes ; car cela ne vous serait pas avantageux. (Hébr. XIII, 17.) Recevez-le avec joie, amour et respect. Il vient à vous au nom du Seigneur. Que lui et ses œuvres soient bénis.

Comme ces puissants bateaux à vapeur qui remorquent jusqu'à la mer de vastes vaisseaux avec tout leur grément et lâchent les cables aussitôt qu'une brise favorable gonfle les voiles et fait glisser doucement le navire sur les vagues de l'océan, de même, Nous aussi, après avoir travaillé autant que le permettait notre faiblesse, à accélérer votre marche sur le chemin du bonheur éternel, Nous vous quittons et Nous adressons au ciel des vœux ardents pour que votre vaisseau, guidé par la main ferme et habile de votre propre Prélat, puisse glisser doucement sur les vagues de l'océan de ce monde, braver les tempêtes, quelque violentes qu'elles soient, éviter les écueils, les brisants et les rochers, et jeter l'ancre dans le port du salut, où la joie et le bonheur seront sans bornes et éternels.

Donné à Portland, Orégon, sous notre seing et sceau, et le contre-seing de notre secrétaire, le 5e jour de mai de l'an de Notre-Seigneur mil huit cent quatre-vingt trois, étant la fête du Saint Pontife Pie V.

† CHAS. J. SEGHERS,
Archevêque d'Orégon City et administrateur
Apostolique du Vicariat d'Idaho.

LOUIS METAYER,
Secrétaire.

LA GRANDE ROSE.

Nous empruntons cette histoire à une lettre adressée par M. Fourcade, missionnaire dans l'Inde, à Mgr Laouenan, vicaire apostolique de Pondichéry.

I.—LA FAMINE.

Reportons-nous aux plus mauvais jours de la famine de 1877. Quelles scènes de deuil ! Partout des morts, des agonisants, des squelettes, des pleurs, des cris déchirants ! Allons à Trani, village à cinq milles à l'est d'Alladhy. Nous y trouvons une famille de la caste des couraven, faiseurs de corbeilles. Bien que considérés comme nobles, ils sont cependant d'un rang un peu inférieur aux autres gens de caste. Ils étaient à leur aise avant la famine ; mais, pour échapper à la mort, ils ont vendu leurs bœufs et leurs bijoux. Ils sont là, le mari, la femme et sept enfants, couchés sur la terre nue, en proie à une faim cruelle. Dévorée de tristesse, la pauvre mère relève le courage de son mari et lui dit :

“Lève-toi ! Pourquoi mourir ici ? Le gouvernement donne à manger à Shennour, allons et échappons à la mort si c'est possible !”

Ils partirent avec leurs enfants, la mère était au terme de sa grossesse. Arrivé à deux milles de là, le père fatigué se coucha au bord du chemin, bientôt ses yeux se voilèrent et le râle de la mort commença. La pauvre femme se mit à moduler le chant des lamentations funèbres.

Rose, très aimable de sa nature, devait à l'affection d'une brahmine d'avoir moins souffert des aiguillons de la faim. Elle pouvait avoir huit à neuf ans. Vite elle courut au village le plus voisin, le maire envoya des gens pour transporter le malade, mais on eut beau lui prodiguer des soins, il ne tarda pas à expirer.

Après avoir fait donner un peu de nourriture à la mère et aux enfants, le maire les fit reconduire dans leur village.

Le lendemain la mère mettait au monde un enfant qui mourut presque aussitôt. Deux ou trois jours après, six autres enfants avaient rendu le dernier soupir. Grâce à la brahmine chez qui elle était presque toujours, Rose échappa à la mort et soigna sa mère de son mieux. Une fois un peu rétablie, Rose qui avait des parents à Vaïlamour, vilage tout voisin d'Alladhy, alla les voir avec sa mère. Comme les affamés, qui chaque jour se dirigeaient vers moi, elle reçut une aumône; je me souviens que cette femme me frappa par sa blancheur relative.

II.—JE VEUX DEVENIR CHRÉTIENNE.

Dans le même temps une quarantaine de païens de haute caste étudiaient les prières pour devenir chrétiens. Je ne sais comment Rose se mêla à eux. Son amabilité lui gagna vite leurs cœurs, les catéchumènes lui conseillèrent d'étudier les prières, l'assurant que le Père lui donnerait à manger chaque jour, qu'elle serait vêtue, qu'elle irait au ciel et éviterait l'enfer destiné au païens. Le lendemain, à Cudheloûr, vilage voisin d'Alladhy, les païens riches donnaient de la bouillie de kévrou aux affamés. La mère y accourut; quant à Rose, elle resta avec les catéchumènes qui lui livrèrent un dernier assaut, enfin elle s'assit pour apprendre les prières. Préoccupé de mille soins, j'ignorais tout ce qui se passait. Ce ne fut qu'en distribuant la nourriture aux catéchumènes que je fus mis au courant. Dans l'après-midi la mère revint et trouva sa fille à étudier.

Jusqu'à la famine cette femme avait vécu dans l'aisance et, comme tous les gens riches, avait pensé que le comble de l'ignominie consistait à embrasser notre religion. Aussi ne put-elle contenir son indignation en voyant sa fille avec les catéchumènes.

“—Que fais-tu là? lui dit-elle avec colère, lève-toi et retournons chez nous!

“—Non, je reste ici. Je veux devenir chrétienne.

“—Comment, tu veux me déshonorer en embrassant cette religion à laquelle ne viennent que les parias? Malheureuse abandonne ce dessein. Qui jamais, dans notre caste, a seule-

ment pensé à cette religion ? Et qui parmi nos parents voudrait nous recevoir si nous y tombions ! Lève-toi bien vite et suis-moi.

“—Mon parti est pris, et tu auras beau faire, tu ne m'empêcheras pas d'être chrétienne.”

Alors on vit une scène indescriptible. Cette mère désolée saisit à deux mains l'arbre le plus proche, et le tenant embrassé, commença d'une voix lamentable un chant funèbre.

“Me voilà donc condamnée au déshonneur ; la seule fille qui me restait va embrasser la plus vile des religions... O malheureuse enfant, la mort n'est-elle pas mille fois préférable ?... Maudits soient les êtres qui l'ont séduite par leurs paroles de serpent !... O mon unique enfant, n'auras-tu pas pitié de la douleur de ta mère ? La condamneras-tu à l'infamie, la condamneras-tu à la mort causée par le chagrin de te perdre ?”

Son chant dura bien une heure. A chaque phrase rythmée, elle s'interrompait pour éclater en sanglots. Une grande foule s'était attroupée et la récitation des prières avait été interrompue.

Après les pleurs, elle retourna auprès de sa fille et la saisit pour l'entraîner loin de là.

“—Je ne viendrai pas, dit Rose, tu auras beau faire, ma résolution est prise.”

III.—LA MÈRE ET LA FILLE.

Là-dessus, les autres catéchumènes, les femmes surtout qui avaient exhorté Rose, intervinrent et lui dirent :

“—Es-tu folle ? Pourquoi t'opposes-tu aux désirs de ta fille ? Il n'y a aucun déshonneur à embrasser la vraie religion. Est-ce que, nous autres, nous ne sommes pas d'une caste supérieure à la tienne ? Et cependant nous regardons comme une gloire de devenir les enfants du vrai Dieu. Puis que ta fille veut être chrétienne, deviens-le aussi et tout ira bien.

Pendant ce temps j'étais à courir au secours des affamés et des agonisants. La nuit on livra de nouveaux assauts à la mère, mais inutilement, Rose tenait toujours bon. Ce ne fut qu'après trois jours de causeries, de tiraillements et de raisonnements, que la mère finit par dire :

“—Eh bien, ma fille, soyons chrétiennes puisque tu le veux.”

Autant elle avait fait de difficultés, autant elle a été fidèle. Comme on dit en langage indien : “ le pas qu'elle avait mis en avant, elle ne le remit jamais en arrière.”

Je n'ai pas connu dans l'Inde de cœur aussi noble, de femme aussi honnête. Mère et fille devinrent les deux meilleures brebis de mon troupeau. Rien de plus touchant que l'affection réciproque de ces deux âmes. Rose, après son baptême, fut assidue à entendre la messe chaque matin et à réciter le chapelet. Admise à la première communion de bonne heure, elle voulut s'approcher de la sainte table tous les mois. Que dirai-je de son intelligence et de la noblesse de ses sentiments ? Nouvelle Agnès, sa vertu eut de difficiles combats à soutenir de la part d'un païen. Comme à cette grande sainte, on lui promit richesses et bien-être ; comme elle, elle rejeta tout avec indignation pour l'amour de Jésus-Christ, et conserva intacte la blanche robe de son innocence.

Et ce ne fut pas sans quelque mérite, car la cabane que je leur avais bâtie n'avait que trois pieds de large sur quatre de long. Pour y entrer, il fallait se mettre à genoux ; et, bien que petites toutes deux elles touchaient le haut du toit avec leur tête. C'est là qu'elles ont passé six ans dans la pauvreté la plus complète. La mère, qui n'avait jamais fait des corbeilles, me pria de lui acheter un couteau pour exercer ce métier et elle vécut ainsi du travail de ses mains. Irréprochables sous tous les rapports, la mère et la fille se sont fait un nom bien rare dans l'Inde, celui de ne jamais mentir et de ne jamais voler.

Leurs parents païens, voyant une fille si bien douée du côté de l'esprit et du côté de la nature, n'omirent rien pour lui faire abandonner la religion. Ils lui proposèrent des partis très avantageux, si elle consentait à l'apostasie. Avec quel dédain elle rejeta de pareilles offres !

IV.—ELIEZER.

Et cependant cette enfant n'avait guère d'espoir de trouver un mari chrétien. Plusieurs lettres, écrites dans toutes les directions pendant deux ans, m'avaient appris qu'il n'y avait pas de chrétien de sa caste.

“Pourquoi tant vous tourmenter à me chercher un époux, Père? m'a-t-elle dit souvent. Si vous me voulez mariée, je le veux aussi; mais, si vous ne trouvez pas, n'ayez pas peur que je me perde; avec la grâce de Dieu je me conserverai agréable à ses yeux. J'ai une grande peur de l'enfer. Comment pourrai-je supporter un feu éternel? Mon désir serait de mourir maintenant même pour aller voir le beau visage de Notre-Seigneur et jouir du bonheur éternel. Le bonheur d'ici-bas ne dure que peu d'années, le bonheur du ciel durera toujours, celui-là que je veux posséder.”

Malgré de si beaux sentiments, je crus de voir faire de nouvelles recherches. Il y a quelque temps, une affaire me fit aller chez le Père Dupas, curé de Manpacoupam. Je me reposai quatre ou cinq jours chez ce cher ami, mon compagnon depuis la France. Je ne sais comment, dans le cours de nos conversations, je viens à lui parler de l'embarras où je me trouvais à l'endroit de Rose.

“Dieu soit béni, me dit-il, c'est lui qui vous a amené ici. Dans mon ancien district de Cotheypâlém, il y a un beau jeune homme de vingt-cinq ans et de cette caste. C'est le meilleur garçon du monde. Il vit comme un religieux, fait l'admiration de son village par la pureté de sa vie et certainement il n'a pas perdu son innocence baptismale, tout le monde le regarde comme un saint. On a voulu le marier à des filles de caste différente, il aimait mieux rester célibataire. Ainsi j'ai votre affaire.”

Par un autre hasard, le catéchiste de Cotheypâlém avait fait six journées de chemin pour venir voir son ancien pasteur. Nous le fîmes appeler et lui demandâmes si le *couraven* (c'est le nom de la caste) était encore à Cotheypâlém.

“Oui, répondit-il.

Chez moi, lui dis-je, j'ai une fille de cette caste; n'y aurait-il pas moyen de les marier ensemble?

“A merveille! Il y a longtemps qu'il en cherche une sans la trouver.”

Là dessus on écrivit au père Niel une lettre dans laquelle on le pria d'envoyer le *couraven* à Alladhy.

V.—SAVERIMOUTTOU.

Quinze jours après, Saverimoutton, le couraven, arriva chez moi par une belle matinée. Voici son histoire : sa mère, sa petite sœur et lui avaient reçu le baptême il y a une vingtaine d'années des mains du vénérable Père Legoùt à Pratacoudhy. Bientôt après, la mère échangea les misères de la vie pour les joies du paradis, la petite sœur fut mise au couvent. Saverimouttou resta chez le Père qui le forma à la piété et fit venir un homme qui lui apprit à faire des corbeilles. Il y a quinze ans, le Père Legoùt mourut : sur son lit de mort il fit appeler Saverimouttou, lui prit les deux mains, et lui dit :

“ Mon enfant, je vais mourir, je suis inquiet sur ton sort. Tu sais qu'après la mort de ta mère, tes parents païens vinrent m'insulter de toute façon pour t'avoir baptisé, et portèrent même plainte devant les tribunaux pour te réclamer. Tu tins bon et moi je te défendis bien. Moi je vais mourir. Privé de ma présence, je crains que tu ne tombes entre les mains de ces pervers. Tu n'as guère d'espoir de te marier dans ta caste, ils voudront te marier à une païenne, te promettant monts et merveilles. Je te mets sous la protection de saint Joseph, mon enfant, promets-moi de résister aux séductions de tes parents païens, promets-moi de ne pas oublier Dieu et de rester bon chrétien quoi qu'il en coûte et je mourrai content.”

Saverimouttou promit : le saint vieillard et le candide enfant mêlèrent leurs larmes dans un dernier embrassement. Le Père mourut en odeur de sainteté, les miracles opérés à son tombeau le prouvèrent. Pauvre Saverimouttou, que va-t-il devenir?... Il n'a que dix ou onze ans, ses parents païens ne négligèrent rien pour le faire apostasier. Dans ces conjonctures il déploya un courage vraiment admirable. En vain on lui représenta qu'il ne trouverait jamais une fille chrétienne et que ce serait une honte pour lui d'être comme un homme veuf. De là des offres séduisantes s'il consentait à épouser une païenne.

“ Dans notre religion, répondit-il, nous regardons comme plus parfait de ne pas contracter mariage, ainsi laissez-moi tranquille.”

Pendant c'étaient des tracasseries continuelles : pour y couper court, Saverimouttou prit le parti de s'éloigner. Il alla s'établir à Cotheypâléam où il vivait du travail de ses mains, lorsque le Père lui aprit l'heureuse nouvelle... Il a été bien heureux de me voir parce que je ressemble, dit-il, au Père Legoùt. Il est grand, bien fait, parle avec beaucoup de douceur, ne se fâche jamais, mais ce qui frappe avant tout, c'est sa simplicité, la pureté de son regard et la candeur de son front.

VI.—LA FAMILLE DE TOBIE.

Que vous dirai-je de la joie de la mère de Rose à l'arrivée de Saverimouttou ? car elle me répétait souvent : " Si je viens à mourrir, que deviendra ma fille ? " J'avais beau lui répondre que je serais son soutien ; elle était toujours soucieuse. Rose ne manqua pas de me témoigner sa reconnaissance pour les recherches que j'avais faites. Le mariage eut lieu quinze jours après. On dressa un pandel devant la petite cabane. La réputation d'honnêteté que ces deux jeunes gens s'étaient faite attira au mariage les païens en grand nombre ; ils disaient : " Quelle bonne mère ! comme elle a bien élevé sa fille ! Quelle admirable enfant et comme elle a bien profité des exemples de sa mère ! C'est Dieu qui les a bénies en leur envoyant un jeune homme aussi parfait."

Depuis j'ai bâti une case plus grande, ils sont là heureux dans une paix admirable. Saverimouttou a voulu que Rose communiât tous les quinze jours comme lui-même. Ainsi a été fait, et voilà mon histoire de grande Rose.

QU'AI-JE DONC PERDU !

Pauvres incroyables, que deviendriez-vous s'il n'y avait pas des âmes qui prient.

Madame X... était une de ces âmes, et depuis bien longtemps elle priait avec larmes, mais sans se décourager, pour la conversion de son mari, ancien officier aussi loyal que brave.

Elevé par une pieuse mère, il avait eu la foi, mais la vie des camps et des casernes avait effacé l'empreinte primitive de la religion. M. X... était resté brave et loyal, mais le doute peu combattu avait remplacé la croyance, et après le doute était arrivée cette indifférence froide et triste qui est une forme honnête de l'impiété. Mme X... restée maîtresse pour elle-même et pour sa fille de toutes les pratiques de piété, n'en pleurait pas moins l'égarément de celui qu'elle aimait assez sur la terre pour ne pas vouloir en être séparée au ciel. Depuis longtemps déjà ses prières montaient toujours vers le Ciel et imploraient l'appui de Celle qui sera toujours le secours et la consolation des âmes souffrantes. Rien ne venait la consoler. Un jour même une nouvelle peine vint s'ajouter aux autres : son mari lui avait annoncé qu'il était Franc-Maçon ! Ce n'était plus seulement l'indifférence c'était l'impiété réelle et notoire, l'impiété publique et affichée..... et en pensant à cela, Mme X... serrait sa fille sur son cœur comme pour la préserver d'un malheur, ou peut-être pour avoir recours à l'innocence de l'enfant contre le péril que courait l'âme du père.

Tout-à-coup ses yeux se portèrent sur une statuette de saint Antoine de Padoue qui ornait sa chambre, et une idée subite s'empara de son âme attristée... " Mon enfant, dit-elle à sa fille, mon enfant, il faut que tu pries beaucoup saint Antoine pour obtenir de lui que ton père retrouve ce qu'il a perdu !

—Qu'a-t-il donc perdu, mère ?

—Tu le sauras plus tard, mais prie et... et n'en dis rien à ton père."

Le regard naïf de la jeune fille se leva vers la statuette, et ses lèvres s'ouvrirent pour laisser échapper ces paroles : " Grand Saint, faites retrouver à mon père ce qu'il a perdu."

En ce moment la porte s'ouvrait, et M. X... venait avertir sa femme qu'il allait sortir.

Il avait tout entendu et se demandait tout en marchant ce que cela pouvait bien être. " Qu'ai-je donc perdu, se disait-il ? C'est sans doute ma femme qui aura égaré quelque chose.... mais quelle idée d'aller redemander cela à cette statue !

" ...Mais après tout, peu importe ! Elle est si bonne épouse et si bonne mère !... C'est égal, il faut que je lui dise de ne pas s'inquiéter, car enfin si j'avais perdu une chose sérieuse, je le saurais bien."

Comme on était aux premiers jours de juin, M. X... jugea que la soirée assez belle lui promettait plus de jouissance à la campagne qu'entre les quatre murs de la loge.—" Une idée ! se dit-il en se frappant le front, je vais chercher ma femme et ma fille et nous irons faire un tour à la campagne.... mais qu'ai-je donc perdu?"

Mme X... eut un sourire de bonheur et jeta un regard qui disait merci à saint Antoine quand son mari vint lui dire son idée ! mais elle resta muette et se sentit rougir lorsqu'il ajouta : " Dis donc, est-ce que j'ai perdu quelque chose ?"—" Pourquoi me demandes-tu cela, répondit-elle ?"—" C'est que... j'ai entendu la petite."

La conversation en resta là, mais l'embarras de Mme X... n'avait pas échappé à son mari, et souvent encore il se demandait : " Qu'ai-je donc perdu ? "

" Le 12 juin au soir, Mme X... se trouvait encore dans sa chambre avec sa fille, et l'enfant rédisait avec ferveur sa naïve prière : " Grand Saint, faites retrouver à mon père ce qu'il a perdu ! "

" Mais enfin, dis-moi donc ce que j'ai perdu, s'écria M. X... en entrant violemment dans la chambre... Depuis huit jours je me le demande... Depuis huit jours cette pensée m'obsède... Tu fais toujours prier ta fille pour cela, mais tu ferais bien mieux de me le dire, car je saurais si cela vaut la peine de fatiguer cette enfant ! "

Mme X... se leva et regardant son mari avec calme : “ Mon ami, lui dit-elle, serais-tu content de me quitter pour toujours ?

— Ah ! pour cela non ? et si c’est pour cela que tu pries et que tu vas à l’église, tu peux t’abstenir !

— Cependant, mon cher ami, si tu ne retrouves pas ce que tu as perdu, il faudra nous quitter un jour... et pour toujours !

— Mais qu’est-ce donc ?... Dis, je t’en conjure... qu’ai-je donc perdu ?

— La foi... la foi de ta mère !... et je ne veux pas te quitter, moi... Oh ! je ne le veux pas... il faut que tu la retrouves ! ” Et la pauvre femme pleurait, pendant que, sans ajouter un seul mot, M. X... sortait.

— “ La foi, disait-il, la foi de ma mère... de ma femme et de ma fille ! Et pendant toute la nuit, madame X... qui priait, l’entendit marcher, s’agiter et répéter souvent : La foi... la foi de ma mère !

Le lendemain matin, M. X... entre sans rien dire dans la chambre de sa femme, puis comme éveillé par une idée subite : “ Est ce que vous avez une fête aujourd’hui ? ”

— Oui, mon ami, la fête de Saint Antoine de Padoue.

— Ah ! le petit Saint de la cheminée !... Eh bien !... merci saint Antoine ! ”

Et comme madame X... le regardait anxieuse... “ Oui, oui, ma femme, s’écria-t-il en ouvrant les bras, oui, c’est fait, j’ai retrouvé ce que j’avais perdu — mais nous devons un beau cierge à ton petit Saint, allons le lui porter ! ”

Et quelques minutes plus tard le frère Portier du couvent des Francisains appelait un père pour confesser M. X... qui avait retrouvé la foi.

Et si nos pieux lecteurs me demandent de certifier l’authenticité de cette histoire, je peux leur répondre seulement ceci : “ Que toutes les mères, les épouses et les filles chrétiennes qui se trouvent dans la position de Mme X... fassent comme elle, et mon histoire sera vraie ! ”

En attendant, je dis aux ignorants : croyez ; aux savants : croyez et étudiez, ou si vous ne croyez pas, étudiez pour croire ; à tous surtout je dis : Priez et souvenez-vous que saint Antoine fait retrouver les choses perdues.

FR. APOLLINAIRE,

Min. obs.

CHINE

[Missions Catholiques.]

Mgr Adrien Rouger, Lazariste, vicaire apostolique du Kiang-si méridional, nous écrit de Ki-ngan-fou :

“ Pendant ces deux dernières années, Notre-Seigneur a éprouvé de toutes manières ce pauvre vicariat de Kiang-si méridional. Les inondations, les tracasseries des païens, les persécutions des mandarins, rien ne nous a été épargné. Plusieurs fois, l'un de nos confrères a été chassé de son poste de Yong-nin et a vu détruire le petit oratoire qu'il construisait au milieu de ces chrétientés naissantes ; c'est en vain que, jusqu'à ce jour, il a demandé justice à l'autorité chinoise et à l'autorité française.

“ A Ngan-Yuen, les villages chrétiens ont été pillés ; plusieurs néophytes ont été frappés cruellement, deux jusqu'à la mort. D'autres ont été jetés dans les prisons des malfaiteurs et y gémissent encore aujourd'hui, loin de leurs familles appauvries, que je suis obligé de nourrir en grande partie, aux frais de la mission. Là aussi, un oratoire tout récemment construit a été réduit en cendres par la malveillance de nos ennemis. Les mandarins, selon leur coutume, se sont laissés gagner à force d'argent et, par leurs dépêches mensongères, ont trouvé le moyen de faire passer les néophytes pour des rebelles et les vrais coupables pour des défenseurs de la patrie. Toutes mes réclamations sont restées jusqu'ici sans effet.

“ Ici même, à Ki-Ngan, quelques lettrés puissants, de concert avec le sous-préfet de la ville, voulaient forcer les chrétiens à souscrire pour le culte des idoles et dépouiller les missionnaires des terrains achetés depuis trois ans, pour un établissement central. Ce n'est que grâce à l'intervention de l'autorité française, que nous avons pu continuer à bâtir notre résidence, notre chapelle et notre collège petit séminaire. A l'aide des aumônes extraordinaires que vous avez

eu la charité de nous envoyer, moyennant aussi quelques dons de plusieurs autres bienfaiteurs, il nous a été donné de sauver la vie à nos malheureux inondés, de relever en partie leurs villages emportés par les eaux et de les doter d'oratoires ou de chapelles plus vastes et aussi plus solides que celles du passé.

“ Pendant ce temps-là, Dieu s'est plu à multiplier le nombre des néophytes. Plus de cent villages autrefois païens nous ont ouvert leurs portes ; et, dans ces différents arrondissements, nous avons eu le bonheur de compter déjà plus de 1300 catéchumènes, bien disposés, dont 82 adultes ; plus de cent de leurs enfants ont reçu le baptême, à la dernière visite du missionnaire. Bon nombre d'autres villages voudraient aussi renoncer aux idoles et nous inviter à venir leur prêcher la bonne nouvelle ; mais souvent le démon nous suscite toutes sortes d'obstacles ; on épouvante ces pauvres gens et leur conversion est remise à un temps indéfini.

“ Il est vraiment admirable de voir des néophytes d'un jour sachant à peine deux ou trois formules de prières catholiques, mais soutenus par un secours tout spécial d'en haut, résister à toutes les séductions, se laisser insulter, piller, jeter en prison, assommer de coups plutôt que de renoncer à la vérité. Que serait-ce s'ils étaient baptisés, confirmés ; s'ils avaient sans cesse le prêtre au milieu d'eux pour les encourager, les diriger, perfectionner leur instruction religieuse ? Mais il faut auparavant fonder ça et là des oratoires, des presbytères, des écoles, des catéchuménats, toutes œuvres qui exigent des dépenses bien au-dessus de nos faibles ressources.”

TAHITI.

[Missions Catholiques.]

Le R. P. Rogatien-Joseph Martin, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, missionnaire à Tahiti, écrit de Paapeete le 12 août 1883 :

“ Un mot sur un jeune homme dont je dois bénir demain la sépulture. Sa mort a été celle d'un saint. L'action de la grâce a été si sensible et si frappante dans cette âme qu'il ne faudrait pas d'autre preuve pour démontrer la vérité de notre sainte religion.

“ Cet enfant fréquentait mon école depuis mon arrivée à Tahiti. Il fut estropié, il y a trois ans, et depuis lors il se préparait à mourir. Il passait chaque jour un temps considérable devant le Saint-Sacrement. Jamais il ne quittait son scapulaire et son chapelet, et il venait de lui-même se confesser et communier tous les quinze jours.

“—Il n'y a pas longtemps, je lui dis dans une visite :

“—Eh bien, Wenceslas, as-tu fait ta prière ce matin ?

“ Oui, me répondit-il.

“—Et tu as demandé au bon Dieu de te guérir ?

“—Non, non ; je lui ai demandé de me sauver. En guérissant, peut-être offenserai-je bon Dieu plus tard.”

“ Une privation pour lui, les dernières semaines qu'il a passées sur son lit, était de ne pouvoir aller à l'église. Mais comme il y suppléait par la vivacité et l'ardeur de ses sentiments ! Quel désir de voir Jésus-Christ au ciel ! On est émerveillé du contraste de cette foi avec l'indifférence de plusieurs de nos indigènes.

“ Wenceslas désirait vivement recevoir la sainte communion en viatique. Lui-même fixa le jour. Il la reçut hier matin ainsi que l'Extrême-Onction. Quelques heures plus tard, notre malade ne pouvait plus supporter une goutte d'eau. Sa sœur, agenouillée près de son lit, lui lut les prières d'actions de grâces et lui suggéra pendant toute la journée d'autres prières. Il répondait à tout.

“ A dix heures du soir, j'allai le voir en revenant de Haupape où il m'avait fallu passer la journée. Il témoigna que ma visite lui faisait plaisir, je le quittai pour aller prendre un peu de repos. A une heure après minuit on vint m'appeler. Le cher enfant n'avait plus qu'un souffle. Je le pris dans mes bras pour cacher à sa mère les convulsions de l'agonie. Je lui passai son chapelet au cou et tous ensemble nous récitâmes des *Ave Maria*. Bientôt il rendit le dernier soupir. La pauvre mère ne lui voyait pas le visage ; mais en plaçant la main sur la tête de l'enfant, elle connut, ce que je ne pouvais me décider à lui déclarer, qu'il était mort. Sa douleur était grande, cependant la pensée qu'il était bien placé dans l'autre vie lui donnait du courage. Béni soit Dieu qui aime tant les âmes!....”
